

RECITS MYTHOLOGIQUES I CREATION ET CONSTITUTION

par
Dominique NAVARRE

La mythologie est pour beaucoup une invention, du roman ancien ou encore des histoires pour les enfants. C'est une invention qui a réussi à se raconter des plaines du Gange et de la Yamuna jusqu'au Spitzberg. C'est un roman qui suit une méthode d'exposé bien précise et enfin les enfants n'ont rien à voir ni comprendre dans les récits qui nous sont parvenus. Elle est composée pour notre édification et les récits qui nous en reste ne comporte plus que les belles histoires, qui nous font sourire ou amuser. Seule nous en est parvenue une petite partie qui nous paraît pour le moins risible. C'est dû au fait que la mythologie présente ses récits de façon à donner une dimension humaine à ses personnages : elle s'adresse à des hommes et veut les toucher dans leur vie. Elle prend pour référence des situations ou des événements humains connus et revêt tous ses récits de cette dimension humaine qui a pour effet de donner un visage humain aux héros mais aussi aux dieux.

Cela paraît aligner les dieux sur le commun des mortels et laisser croire qu'ils ne valent pas plus qu'eux, il suffit de regarder d'un peu plus près pour voir qu'il s'agit d'un moyen utilisé pour faciliter la compréhension des auditeurs. Les exploits des uns et les actes des autres dépassent largement les capacités des simples mortels. Krishna ressemble à un homme si n'était son teint bleuté indiquant précisément sa divinité. Les multiples histoires par lesquelles Zeus trompe Héra nous trompent nous-mêmes si nous nous arrêtons à la surface du récit. Zeus ne trompe pas plus Héra qu'elle n'est sa femme au sens humain du terme : elle est sa parèdre, c'est-à-dire la face féminine du dieu lui-même considéré sous l'aspect global de ses activités et présenté sous une forme plutôt masculine. La parèdre a pour principale caractéristique de montrer un aspect de la divinité mais de façon plus tranchée. Pour Zeus, la marque de la féminité va porter l'accent sur une jalousie plus intense et plus imposante que la normale, car il s'agit d'un caractère divin, d'une jalousie divine qui n'admet pas de croyance en d'autres dieux que ceux de l'Olympe, ni en un dieu plus fort que lui, le père des dieux. La jalousie d'Héra n'est pas autre chose que celle de Zeus dont Héra constitue la représentation typée. Mais si l'on réfléchit que les histoires de Zeus ne sont pas des tromperies, ni des procréations, mais des créations pures et simples, ces histoires ne correspondent plus à des coucheries qui prêteraient à rire en s'arrêtant au seul aspect extérieur : elles représentent l'intervention d'un

dieu au plus profond de l'être, jusqu'à le marquer dès sa naissance. On peut multiplier les exemples, surtout dans les diverses mythologies grecques. L'intervention de Zeus apporte un élément supplémentaire qui justifie que ce que fait le héros ne peut-être accompli par un simple mortel ou bien encore que l'intervention du dieu est la cause même de la réussite présentée comme ayant valeur d'exemple ne varietur des exploits rapportés du héros. Si l'on ne voyait dans la mythologie que quelques histoires plus ou moins belles, nous la réduirions à ce qu'elle n'est pas. La vraie difficulté, notamment pour les mythologies des diverses cités grecques réside dans le fait que ne nous sont parvenues qu'un nombre de récit relativement restreint dont la construction plus globale était déjà ignorée de ceux qui nous ont rapporté les récits que nous connaissons.

A l'inverse du roman qui ne possède aucune forme précise, sinon celle voulue par son auteur, le récit mythologique a une forme définie qui explique comment les récits sont cadrés. Tout récit mythologique se décompose en quatre mouvements : l'intervention divine qui motive le récit, les lieux où il se déroule, les événements qui l'entourent et les personnages qui le vivent. Ces quatre éléments n'apparaissent pas nécessairement dans un ordre unique et défini, mais ils sont le fondement de tout récit mythologique et du message théologique qu'il comporte, quel que soit le mythe et son pays d'origine. Ces quatre éléments sont la base de tout récit, sans préjuger de l'histoire elle-même, ni de son interprétation. Si l'intervention divine motive ou est la raison profonde de l'histoire mythique, les lieux et les événements auxquels le récit se réfère constituent une toile de fond qui paraît conférer au mythe une existence historique et un aspect qui le rattache au réel. Cette fausse réalité a entraîné beaucoup de chercheurs, qui croyaient à la véracité de cette toile de fond, à trouver les lieux et les faits auxquels on pouvait historiquement relier tous ces mythes. Il est bien certain qu'un même récit a pu connaître d'autres descriptions de lieux et d'événements historiques qui sont à jamais sortis de la mémoire des hommes, par la disparition de tout témoignage : soit ces événements et lieux ne sont jamais entrés dans l'histoire écrite ou, même écrits, ne sont jamais parvenus jusqu'à nous, soit ils appartiennent seulement à l'histoire orale qu'aucune écriture n'a jamais fixée et ils sont sortis à jamais de la mémoire humaine. Notre méconnaissance des versions antérieures à celles devenues ou considérées comme canoniques ne nous permet pas d'aborder les situations qui avaient cours auparavant et qui plaçaient ces événements en d'autres lieux alors connus des auditeurs, événements qui se rapportent à une histoire que nous ne connaissons pas. Lieux et événements de référence ne constituent qu'une trame extérieure, qu'un arrière plan qui recadre le mythe dans un univers connu, au milieu d'événements conservés par la mémoire collective du moment, avec ses amplifications, ses omissions et ses enjolivements. Mais cet ensemble compose une toile de fond apte à subir tout changement en cas de déplacement de la tribu, du clan, de la population de tout un pays par émigration

forcée ou volontaire, de toute pérégrination diverse qui conduit les porteurs du mythe en de nouveaux lieux où les récits doivent nécessairement être adaptés. Les personnages subissent alors des adaptations identiques. L'intervention divine ne change pas mais se trouve recadrée dans un ensemble nouveau où elle doit rassembler toute sa signification malgré les changements des autres éléments, qui bien que secondaires rejaillissent sur le récit et induisent des changements complets dans la présentation et dans l'ordre des aventures.

L'intervention divine

L'intervention divine est la donnée fondamentale du récit mythologique et elle prend, comme le récit qu'elle sous-tend, des tours très divers qui manifestent la multiplicité des situations auxquelles ces mythes font référence, multiplicité des interventions divines au profit des hommes, et multiplicité des formes de cette intervention. L'intervention divine est le moteur même de l'action sans qu'elle contienne pour autant son explication. L'intervention divine est la motivation de l'action ou la motivation de sa réussite.

Apparence divine et apparence humaine

L'apparence humaine est trompeuse. Par exemple, les dieux de *l'Illiade* n'ont pas un corps humain, même s'il y ressemble. Le corps de ces dieux est différent du nôtre par nécessité car ils sont immortels. Les quelques blessures infligées à des dieux sont le fait d'autres dieux, bien que ce soit des humains qui donnent les coups, mais leur main est guidée par un dieu ou protégée par ce même dieu. Aphrodite, dans *l'Illiade*, est blessée et saigne, mais pas de sang, car elle n'en a pas, mais d'un liquide qui est propre au corps des dieux, l'ichor. L'arme qui l'a blessée au poignet est le bronze d'une lance ou d'un épieu, mais qui est aussi dénommé le cruel Arès.

Arès lui-même a été puni par Zeus, nous est-il raconté dans *l'Illiade*, et est resté pendant une grande année, c'est-à-dire dix ans pour nous, sans force. Mais le corps d'un dieu n'est pas un corps humain, il se rétablit en son intégrité dès la punition achevée et le verdict levé. Le corps humain ne se remet pas toujours complètement de ses blessures à l'issue d'une période plus ou moins longue. Il en garde des séquelles. Arès n'a conservé aucune séquelle sauf celle correspondant à son désir ne plus subir pareille humiliation. Le but de la peine infligée par Zeus est manifestement atteint. La mythologie akkadienne voit ses dieux sous un angle proche de celui des hommes, mais la création de l'homme dans les mythologies sémitiques démontre que leur corps est différent de celui des hommes. Le corps de l'homme est formé du limon de la terre tassé dans un moule. Il n'en va pas de même pour les dieux qu'aucun moule terrestre ou humain n'a pu fabriquer. L'homme ne peut vivre sans une parcelle de divinité, parce que la vie, comme l'intelligence appartient en propre au monde des dieux. Il a donc fallu mettre à mort un dieu pour donner vie et

raison aux hommes, capacités que les dieux possèdent d'eux-mêmes et que nul n'a eu besoin de leur conférer. Sous un aspect matériel, les données signifient bien la différence entre le monde des hommes et le monde des dieux.

Le monde humain n'est pas le monde des dieux, même si pour narrer leurs récits les conteurs sont obligés de prendre des images humaines. Il s'agit d'images et nous avons tendance à les prendre au pied de la lettre. Les anciens avaient aussi cette manie et s'étaient arrêtés à un sens matériel et purement extérieur qui masquait les réalités théologiques et ne leur permettaient plus de saisir les représentations diffuses du divin ou sous des formes multiples, celles de la divinité. Toutes les explications perdues nous sont désormais inaccessibles et notre imagination ne pourra jamais y suppléer.

La vie d'Héraclès commence par un engendrement mystérieux du héros par Zeus qui a pris les traits d'Amphitrion, mari d'Alcmène ; Persée naît de Zeus qui se manifeste sous forme d'une pluie d'or fécondant sa mère puis il combat Méduse grâce à l'aide d'Athéna et d'Hermès. Ces formes d'intervention, notamment les naissances, ont été traduites tardivement comme étant des comportements sexuels purement humains, ce qui ne correspond évidemment pas au sens initial. Si Zeus prend les traits du mari d'Alcmène qui mettra de ce fait au monde le futur héros Héraclès, le mythe ne propose pas une tromperie du mari, comme on le traduit le plus souvent sous une formulation purement humaine, mais que la puissance du dieu avait investi tout entier le mari qui pouvait être considéré comme le Dieu lui-même. Le Bororo, en train de pêcher tel que nous le décrit Claude Lévy-Strauss, ne se considérait pas comme un simple pêcheur, mais comme le héros civilisateur lui-même qui avait enseigné aux Bororos l'art de la pêche à l'arc. Danaé reçoit une pluie d'or qui la féconde de son fils Persée, au milieu d'un souterrain aux murs de bronze, lequel lui sert de demeure. Zeus prend la forme d'une pluie d'or pour signifier que rien ne l'arrête et aussi que le futur guerrier est déjà ceint d'un mur de bronze, sa future cuirasse, et la valeur guerrière divine est infuse en lui. Un tel guerrier ne peut et ne pourra décevoir, la peur n'existe pas en lui. La victoire sur Méduse est déjà une préfiguration du guerrier qui a vaincu la peur du combat et de la mort. Cette histoire de l'engendrement de Persée connaît un magnifique pendant irlandais. Dare est averti qu'il mourra quand sa fille mettra au monde un garçon. Proitos, le père de Danaé, avait été informé par un devin que son petit-fils serait son meurtrier. Ainsi Dare prend-il donc toute disposition pour que sa fille ne connaisse pas d'homme. Proitos enferme sa fille dans un souterrain installé sous son palais même pour que sa fille ne connaisse pas d'homme. Le Mac Oc, dieu irlandais de l'éternelle jeunesse, qui se manifeste toujours sous une couleur dorée, comme celle du soleil ou de l'or, mais qui est en même temps autre image du dieu suprême, le Dagda, vient lui-même féconder la fille de Dare ; elle met neuf ans avant d'accoucher de son enfant à cause des sortilèges des druides. On peut remarquer que chaque mois est alors devenu une

année pleine. Quant à Persée, il naît au terme normal de la grossesse mais n'est découvert qu'après quelques années à cause de ses cris du jeune enfant. Les sortilèges druidiques ont été remplacés en Grèce par une notion beaucoup plus matérielles et humaines, celle des cris. La naissance de l'enfant de la fille de Dare peut aussi se comparer à celle de Merlin, dans l'œuvre de Geoffroy de Monmouth. Merlin naît velu et paraît, au jour de sa naissance, comme un enfant vieux de plusieurs années et qui déjà sait parler. Le fils de Dare est attendu comme Merlin, et la naissance de chacun est redoutée. Aussi les druides créent-ils des charmes pour empêcher la naissance de l'enfant, aussi la mère de Merlin est-elle enfermée jusqu'à la naissance de Merlin dans une tour qui nous ramène aux murs de bronze où est enfermée Danaé. La jeunesse et le renouvellement de la race sont des enjeux de société qui dépassent de loin les simples ébats sexuels qui n'ont aucun cours ici. L'intervention du Mac Oc ou de Zeus, dont on peut apprécier l'identité dorée, justifie que la société ne peut vivre sans hommes ni guerriers qui suivent l'idéal divin que manifeste en eux la présence du dieu.

Zeus s'éprend aussi de Lédà sous la forme d'un cygne, qui représente, avant la lettre, le totem, c'est-à-dire la représentation ou la force du clan, et Lédà va traduire sous forme de deux œufs, à l'image du cygne fécondateur, les enfants qu'elle met au monde. Les jumeaux qui naissent de chaque œuf ont suffisamment de particularités pour que cette union entre le dieu et la femme ne représente pas une simple aventure sexuelle, mais bien une visée théologique précise, ne serait-ce que par les récits dans lesquels chacun des enfants nés d'un de deux œufs est impliqué. On peut prendre les récits des mythologies indienne, celtique, nordique, etc. et y rechercher l'intervention divine car toutes présentent un caractère accentué de cette présence à l'origine des exploits des héros ou lors de l'exécution des épreuves auxquelles ils sont soumis. L'intervention initiale peut se présenter sous un autre jour et déterminer le début de l'aventure. Le dieu ou des dieux peuvent inciter le héros à partir mais le plus souvent, c'est un brahmane, un druide, un homme de la première fonction sacerdotale qui incite à l'aventure. Zeus est à l'origine des travaux d'Héraclès. Les dieux commencent le Mahâbhârata en acceptant la requête de la terre qui s'estime devenue trop lourde du poids des humains trop nombreux. Il y a le plus souvent un dieu, un démon, un homme de caste sacerdotale qui pousse à l'action. Mais l'action peut s'engager autrement et l'intervention du dieu aura lieu a posteriori et le dieu accompagne le héros sur tout son parcours. Ce sera un cas fréquent et citons rapidement : Krishna est perpétuellement présent lors de la bataille mythique du Kurukshétra auprès des protagonistes qu'il soutient de ses conseils, Odin donne des conseils en toute occasion, Athéna est aux côtés d'Ulysse pendant tout le périple de l'Odyssée, etc. Les malédictions auront une part belle avec notamment l'intervention de brahmanes acariâtres, mais Macha, femme de Sualtam, le père de Cuchulainn, sera, par sa malédiction, à l'origine de la faiblesse annuelle des Ulates et facilitera

l'action d'une autre déesse celte, Medb, la reine Mab des contes, et femme d'Ailill, dans la razzia des bœufs de Cooley. Nous nous cantonnons ici à de exemples indo-européens, les épopées de Mésopotamie nous fourniraient autant d'autres exemples. L'histoire mythique a pour but de montrer les comportements que doivent respecter les rois et les guerriers et souvent ces comportements sont très proches du comportement des divinités que représentent ces personnages. Les héros mythiques sont conçus comme des êtres humains afin de montrer l'action divine au sein même de l'homme, voire de l'humanité tout entière. Le vrai guerrier qui combat est le digne représentant du dieu ou combat comme s'il était le dieu lui-même, tout comme le Bororo de Cl. Lévi-Strauss était le héros civilisateur en train de pêcher. Certains passages des mythes peuvent paraître hors de toute réalité sensible, ils sont pourtant racontés pour exprimer de toutes autres vues : ce sont de véritables paraboles destinées à faire comprendre l'importance des comportements qu'assument les héros, auxquels tout guerrier doit pouvoir s'assimiler, ainsi que l'importance de ses relations avec les autres personnes qui l'entourent et avec lesquelles il vit. Comportements et relations ainsi personnifiés établissent au travers des récits des rapports spirituels entre la divinité et celui qui accomplit son désir et les récits colportent alors une image de la vérité éternelle valable pour tout homme. Cette mythologie constitue une théologie dédiée à la caste des guerriers et des rois qui en sont issus. Une grande difficulté consiste à entrevoir le rôle exact du roi et du guerrier, rôle qui ne s'arrête pas au combat ou au droit. Le roi doit punir les méchants et récompenser les justes, selon une définition ordinaire du *Mahâbhârata*. C'est l'image du pharaon qui possède sur lui deux instruments parlant de son autorité : un fouet pour faire avancer et une crochet pour retenir. Le bon roi est le garant de l'avancée de ses sujets et de leur bon comportement au sein de la société qu'ils constituent.

Les récits mythologiques recouvrent les aspects les plus divers de la vie du meilleur des rois ou du plus accompli de tous les guerriers, capable non seulement d'exploits mais encore d'actions en vue du bien commun et du salut des hommes dont il a la charge. Les événements narrés peuvent contenir une image souvent inversée, c'est-à-dire qu'au lieu de nous présenter la face positive, ils nous montrent les errements auxquels arrive le guerrier qui ne respecte pas la vie parfaite exigée du héros. Cette perfection n'est plus la nôtre. Les images positives, et elles existent, sont le propre de certains héros, les plus mythiques. De même qu'Achille était vulnérable au talon, ce qui signifiait que tout guerrier connaît une faiblesse localisée ou un moment de faiblesse, de même tous les autres héros de grand renom et d'exploits fameux pour le bien présentent d'une façon ou d'une autre une faiblesse mise en exergue à un moment quelconque de leur histoire. Le talon, le pied ou le genou servira de d'image ou de moyen explicatif chaque fois qu'un héros sera sur le point

de mourir pour accomplir la destinée qui lui a été fixée. Cette faiblesse est toujours mise en jeu à la demande d'un dieu ou d'un homme approchant le monde des dieux.

La tri-fonctionnalité

En général, ces récits contiennent une triple présentation conforme à la tri-dimensionnalité de la société à laquelle les exploits ou les errements se rapportent. La répartition de la société en trois couches ou en trois castes est systématiquement mise en évidence. Mais comme ce que nous appelons mythologie est dédiée à la caste des guerriers, seuls les héros guerriers ou qui appartiennent à cette caste seront véritablement le centre des récits et des épopées. C'est la raison pour laquelle nous parlons de mythologie épique ou héroïque. C'est pourquoi, l'intervention divine se manifeste au niveau du guerrier. Mais les exploits ou les errements que réalise le guerrier se situe à l'un de trois niveaux : au niveau sacerdotal, rituel ou religieux, à celui du roi et, enfin, à celui de l'éleveur ou du paysan. Chaque mythe impose une recherche pour déterminer auquel de ces trois niveaux se déroule telle action du héros, alors que le héros est toujours purement guerrier et que la motivation du récit vise une autre partie de la société. Mais la triplicité ne se situe malheureusement pas systématiquement au triple niveau des trois fonctions. Cette triplicité de demandes, de situations, vise aussi l'accomplissement parfait de certaines actions qui ont ainsi besoin d'être répétées dans le mythe, sans que soit mis en œuvre un niveau spécifique. Les contes en ont conservé de multiples traces tronquées.

A côté de l'intervention divine, il ne faut pas oublier que le mythe contient un domaine sous-jacent : le but proposé avec ses comportements sérieux selon le niveau de l'action, divine ou sacerdotale, royale ou guerrière, ou encore productrice ou engendrant une accumulation de biens, terre, or ou argent, femmes, enfants ou serviteurs. Les analyses qui en découlent divergeront en fonction de ces points, souvent omis dans toutes les réductions en tant qu'histoires pour enfant ou racontars de vieilles bonnes femmes. Le sens de ces récits s'appuie précisément sur ces éléments parfois perçus comme de peu d'importance. Priam, roi de Troie, est le père aux cinquante enfants, dont la guerre de Troie ne relate l'existence que de quelques-uns, chacun de ceux-ci personnifie un comportement, tant par les dieux qui interviennent en sa faveur, que par les descriptions qui l'accompagnent. Priam, en tant que père de cinquante enfants ressort de la troisième fonction, celle qui détient biens et richesses en tout genre, capable d'être comptés ou comptabilisés. Priam est riche en hommes, en femmes, en enfants, en serviteurs et en biens de toute autre sorte. Laomédon, qui est réputé être son père – paternité obligée pour justifier a posteriori que les deux héros sont à la tête de la même cité – est possesseur de cavales, c'est-à-dire d'un important troupeau de chevaux qui fait sa force et sa puissance. Laomédon, dont le nom signifie conducteur du peuple, obtient même le secours des dieux et des géants pour bâtir les murailles de sa cité et ainsi s'expliquent

la force et la résistance des murs de Troie devant les Achéens. Héraclès, alors qu'il revient de l'expédition des Argonautes vient délivrer Hésione, enchaînée à un rocher. Elle est la fille de Laomédon, roi de Troie, et un monstre sortant de la mer devrait venir la dévorer, comme les autres jeunes filles qui l'avaient précédée au même endroit, à titre de paiement d'une dévastation évitée. Laomédon a refusé de payer aux géants et à Poséidon qui ont construit les murs de sa ville, le prix prévu, tout comme il refuse de payer à Héraclès le prix convenu, les caavales promises, pour avoir tué le monstre marin envoyé par Poséidon et avoir sauvé sa fille. Héraclès ravage toute la contrée et prend possession de vive force des chevaux promis et convoités. Priam, lui qui est bon et juste, verra sa ville prise et incendiée par le don qu'il reçoit, sans le demander, d'un seul cheval. Des fils de Priam, Hector est l'image même du guerrier tandis que Pâris ressort de la troisième fonction, en tant que jouisseur qu'Aphrodite, par son intervention en l'enlevant et le mettant entre les bras d'Hélène, sauve de la mort dans le combat qui l'opposait à Ménélas. De même Priam reçoit chez lui une femme supplémentaire, Hélène, alors que Laomédon se voit obliger d'offrir sa fille, Hésione, en victime au monstre qui vient ravager les côtes de son royaume. Hésione est sauvée et remise à son père mais Hélène est ravie à son mari et emmenée au-delà des mers. Ainsi, la ville de Troie ressort plus de la localisation mythique et donc artificielle que d'une réalité substantielle et historique. L'utilisation de cette localisation troyenne montre des parallélismes ou des oppositions qui indiquent bien que la ville de Troie représente la troisième fonction. La ville de Troie n'est pas en cause en tant que ville historique, mais le schéma mythique utilisé nous présente une cité qui par son passé mythique – Laomédon – et sa situation mythique présente – Priam – personnifient la troisième fonction et tous les désagréments dont la troisième fonction est la cause. Elle résiste longtemps grâce à ses richesses, à ses murs, œuvres des géants, et à son opulence, le nombre des hommes, des femmes et des enfants de son roi, lui permet d'opposer sans cesse de multiples combattants aux Achéens et aux divers héros, eux-mêmes personnification de divers états du guerrier.

Avec cet aperçu, nous comprenons un non-dit du récit, un combat entre la deuxième fonction guerrière et la cité représentative de la troisième fonction. Sa richesse nous est contée par deux fois au moins dans l'*Illiade*, avec les biens en or et argent qu'apporte le prêtre d'apollon, Chrisès, en prix de rachat de sa fille, et les biens en quantité aussi considérable que représente Priam en rachat du corps de son fils Hector. La ville est prise grâce au cheval, symbole du dieu Poséidon. Troie est donc la ville à abattre et à détruire puisqu'elle ne correspond pas au canon de la hiérarchie de la deuxième fonction et qu'elle est fondée sur l'œuvre de divinités que ses chefs ne respectent même pas. Le Mahâbhârata nous propose lui aussi une opposition complète entre les Pandava d'un côté, famille juste et bénie des dieux, et les Kaurava, de l'autre, symbolisés par leur aîné Duryodhana, le mauvais, le pervers

et le tricheur. Ses autres frères nommés ne font que renforcer cette idée de méchanceté et de perversion. Et comme dans tous les contes, il faut que l'un d'eux soit bon et appartienne au côté des bons, les Pandava, ce sera le fils d'une servante.

La toile de fond : la localisation

Ensuite, afin d'être mieux compris des auditeurs, le récit s'établit sur une trame géographique et s'appuie sur une localisation précise des événements du récit. Cette localisation constitue un arrière plan absolument nécessaire mais qui est trompeur si on le prend à la lettre. Nous venons de le voir avec Troie, choisie en raison de ses rois mythiques qui incarnent une certaine idée de la troisième fonction, mais cette ville sert aussi de toile de fond aux divers combats menés par les héros guerriers achéens.

Une localisation limitée aux connaissances de la cité

Beaucoup de mythes font l'objet d'histoires multiples dont nous avons pris souvent l'habitude de ne retenir qu'une seule, considérée comme canonique. Cette pluralité de récits légèrement différents est censée présenter et décrire des variantes de la version canonique, alors que ces variations dépendent de la cité à l'origine du récit, bien que parfois le but retenu par le mythe s'en trouve changé. De la version originale, aux variantes, tous ces récits s'appuient sur une localisation, véritable arrière plan qui délimite l'espace des exploits du héros, et qui fait aussi référence à des endroits connus des auditeurs. Il s'agit de lieux dont la représentation et l'usage qu'en fait le mythe justifient aux yeux et aux oreilles de ces auditeurs une réalité compréhensible de l'exploit, une cohérence avec leur vie en tant qu'habitants ou connaisseurs des lieux. Le nom des héros n'est plus exactement le même, les lieux et leurs descriptions changent, l'insistance sur les exploits n'est plus la même, les dieux en cause ne sont pas les mêmes, etc. En outre les noms de lieux changent aussi avec les époques et les auditeurs ; les connaissances d'une époque sont plus limitées que celles de la précédente sur tel domaine et les auditeurs aux horizons géographiques plus vastes comprendraient mal que tel endroit réputé très connu à leur époque ne soit pas mentionné parmi les lieux visités par les héros. Entre des cités grecques différentes et parfois proches, qui connaissent le même type d'exploit, le héros dont le nom a changé exécute ses exploits en des lieux distincts, se référant aux habitudes et aux pratiques qui sont propres à chacune de ces cités, alors que le but poursuivi par le récit mythique sera identique. Héraclès n'est pas Thésée et leurs exploits sont comparables alors même qu'ils se situent par nécessité en des lieux différents, car Athènes n'est pas Argos : l'une est une cité plutôt tournée vers la mer et l'autre plutôt vers la terre ; les lieux des mythes de Thésée appartiennent plutôt à l'Attique ou aux terres visitées par ses marins et, pour ceux d'Héraclès, à l'Argolide et au Péloponnèse. Ces différences relèvent de la seule localisation et ne modifient pas le message en profondeur. Une comparaison reste à faire entre ces deux héros même si

l'antiquité avait déjà perçu qu'ils apparaissaient comme les exécutants d'exploits similaires. Les Grecs l'avaient si bien senti qu'ils se sont crus obligés de les faire se rencontrer et se congratuler de leurs exploits respectifs, mais aucun mythe ne peut raconter une telle rencontre puisque les deux héros agissent de façon parallèle. En outre, les mythes ne sont jamais racontés identiquement en dehors de l'arrière plan spatial obligé et changeant. Là où le héros réussit, ici le héros déçoit, là s'il meurt, ici il reste en vie... Ces séries relèvent d'opposition ou de changement de plan mis en valeur par Claude Lévi-Strauss. Il n'y pas à y revenir.

Toutes les cités grecques avaient localisé le lieu des exploits de leurs héros en des endroits qu'elles connaissaient parfaitement. La *Bible* contient aussi de magnifiques exemples : dans la *Genèse*, les quatre fleuves qui sortent du Paradis portent les noms de deux fleuves connus : le Tigre et l'Euphrate, les deux grands fleuves de la région, car font piètre figure à leurs côtés le Jourdain et la Géhenne (Gè hinnom), qui est une petite vallée qui jouxte Jérusalem ; quant au Pishon, il ne se réfère à aucun lieu, ni à aucun élément géographique connu. La puissance des grands fleuves s'allie à la petitesse des deux autres plus ou moins proches du Temple. Quant au Pishon, il appartient à cette série de lieu au nom oublié et qu'il nous est impossible de restituer. De même, l'arche de Noé vient s'échouer sur le mont Ararat. Ce nom désigne dans l'antiquité, non seulement la montagne mais le pays montagneux qui l'entoure : l'Arménie actuelle, en tant que partie intégrée dans l'actuelle Turquie. "Urartu" désignait cette région de hauts plateaux et de sommets élevés qui constituent le massif du Caucase. Si l'on voulait traduire la *Bible*, en respectant l'esprit qui a présidé au choix du mont Ararat, on pourrait écrire sans crainte Elbrouz, le plus haut sommet de ce massif. Mais pourquoi Ararat – Urartu ? Simplement parce que ce sont les montagnes les plus élevées connues des auteurs bibliques anciens. Et, en traduisant, nous serions fondés à écrire Himalaya ou mont Everest, sans pour autant trahir l'auteur ancien qui ignorait les hauts sommets du monde au Tibet. Une telle transposition serait parfaitement concevable et justifié, car notre jugement serait sur le même mode que celui des auteurs bibliques qui ont écrit ces textes, en faisant référence aux plus hauts sommets qu'ils connaissaient. Manu Vivasvant qui est le Noé indien, voit son navire accroché au mont Everest, montagne connue des indiens qui racontaient ce mythe.

Une localisation propre à la cité

En outre la localisation justifie l'histoire du pays. Thésée est le roi d'Athènes, par excellence. Il rend la liberté à la cité en la délivrant du tribut payé aux Crétois, et son mythe faisait tellement apprécier le héros qu'il en est devenu le fondateur du régime libre et démocratique d'Athènes, en pleine contradiction avec les dispositions de la hiérarchie inhérente à la deuxième fonction. Les divers récits des exploits de Thésée mettent en avant la géographie locale, mais aussi celle des pays visités par les

marins athéniens, réputés lieux qu'a traversés le héros, où il a voyagé, où il a vécu. Ces localisations permettent en même temps de servir d'étiologie aux grandes fêtes et aux cérémonies célébrées par la cité d'Athènes. Thésée apporte ainsi les notions étiologiques qui fondent une partie de la théologie et des rituels religieux de la cité. Les temples et les bâtiments publics peuvent tirer leur origine de Thésée, quel que soit l'homme public qui en ait été le véritable bâtisseur. Les réalités des constructions de Pisistrate s'effacent devant le mythe de Thésée. Ce mythe était si bien ancré dans l'esprit des Athéniens qu'ils en ont même fait le précurseur de la démocratie, leur régime politique au moment où le mythe a été mis par écrit. Mais les récits mythologiques de Thésée sont bien antérieurs à l'époque de la démocratie athénienne et pourtant la cité n'a pas résisté au plaisir de donner à son principal héros un rôle majeur dans l'élaboration du type de gouvernement dont la cité s'était doté. Les mythes peuvent servir tous les régimes. Dans un même ordre d'idée, la naissance de Moïse en Égypte et son éducation dans ce pays ont eu pour finalité de faire ressortir la dure condition d'esclavage que ce pays est censé avoir imposé aux Hébreux. La description biblique de l'Égypte nous emmène dans une Égypte du VII^e siècle av JC, mais en aucun cas dans celle de Ramsès II, pendant le règne duquel les événements sont réputés avoir eu lieu pour satisfaire à une chronologie fondée sur une toile de fond déliquescence et mal assurée. La description est beaucoup plus un support pour le récit, support qui justifie une partie des actions du héros et son histoire. Persée délivre Andromède sur la côte méditerranéenne en revenant de l'extrême ouest en longeant la côte et après avoir traversé la Libye et le delta du Nil. Bien évidemment le pays est celui des Képhens, celui des bourdons, nom qui n'engage sur aucune réalité géographique de la côte méditerranéenne. Mais si Andromède est attachée sur un rocher, il n'en existe qu'un seul dans cette partie du littoral est-méditerranéen, le mont Carmel. Le voyage de Persée nous montre les possessions grecques de Lybie, sur le delta du Nil et en remontant la côte de la méditerranée orientale, occupée par les peuplades grecques, Philistins, Sardanes, Sicules. En contrepartie il ignore l'actuel Maghreb où les Grecs n'étaient pas installés. Thésée s'embarque volontairement comme otage pour la Crète où il vainc le Minotaure et délivre Athènes de l'emprise des Crétois. Moïse naît en Égypte pour mieux en extirper le peuple élu des mains du pharaon. Ces deux derniers héros accordent la liberté aux peuples qu'ils conduisent. *L'Odyssée* est l'exemple type des localisations multiples qui ont un rapport ténu avec chaque récit particulier de l'épopée. *L'Odyssée* est un voyage en mer comparable aux voyages des marins irlandais, comme Maelduin ou Brann. Odyssée, dénommé déjà à tort Ulysse¹ par les

¹ Odyssée, dont le nom doit être rapproché du mot grec *odos*, qui signifie le chemin, et aujourd'hui en grec moderne, la rue, est celui qui montre le chemin vers la perfection et la Vie. La confusion dès l'antiquité entre les deux personnages résulte de la recherche entreprise par Télémaque pour retrouver trace de son père auprès de ceux qui avaient participé avec lui à la grande guerre, la guerre eschatologique, assimilée à tort à la guerre de Troie, narrée dans *l'Iliade*.

anciens Grecs eux-mêmes, visite avec ses marins les îles qui représentent les divers séjours des bienheureux ou des réprouvés, en fonction de la gratification qui leur est accordée ou de la peine qui leur est infligée. Tout un trésor d'érudition et d'imagination a été dilapidé pour retrouver les traces du voyage qu'Odysée aurait réellement accompli en Méditerranée occidentale ou même ailleurs et au-delà de la Méditerranée et des colonnes d'Hercule. Les descriptions contenues à chaque étape faisaient bien évidemment fond sur des endroits connus des marins grecs sans pour autant attribuer à chacun de ces lieux une vertu autre que celle proposée par le récit mythique. La configuration de certains lieux était apte à proposer même des images très parlantes. L'ancre de Polyphème comme l'ancre de Circé n'ont pas d'autre valeur que celle du récit. Polyphème réside près de l'Etna ou du Stromboli, demeure d'Héphaïstos, forgeron de l'Olympe, tandis que Circé peut résider dans un ancre situé en tout lieu, car le récit qui la concerne vise tout homme, dans son humanité, et non pas seulement une entité particulière qui doive s'exprimer sous une forme unique. A l'inverse, le volcan de l'Etna, matérialisant par ses bouches rougeoyantes les forges d'Héphaïstos, le récit en recevait une autre coloration descriptive et imaginative et fournissait une indication sur l'œil unique du géant et sur son activité. Mais comment situer les Phéaciens² ? Leur rôle de passeurs permet à Odysée de rentrer à Ithaque mais leur situation en fait des passeurs d'un monde dans l'autre, de la vie à la mort, de la mort en mer vers le royaume d'Hadès.

Enfin, il suffit de prendre ces réductions de mythes que sont nos contes et légendes pour se rendre compte combien la toile de fond localisatrice a de l'importance. Le même conte qui se passe dans des régions différentes d'un même pays fait référence systématiquement aux endroits connus de cette région particulière. Combien de collines sont le résultat de déjections de Gargantua ? Combien de héros ont percé des failles ou des brèches dans les montagnes ? Les défilés, les rocs à l'aide leur épée, de leur massue ou de leur destrier ? Un même conte qui connaît une version propre à un autre pays utilise d'autres noms de lieux et d'autres configurations géographiques, dont les noms sont familiers aux habitants du pays d'accueil.

La toile de fond : les évènements

Des évènements variés

Cette partie de la toile de fond dépend d'abord de la cité ou du peuple dont est issu le mythe, puisque les variantes de chaque récit dépendent du pays, du peuple, de la cité, des lieux, des institutions auxquels se réfèrent couramment les mythologies et qui sont réputés avoir toujours été tels. La notion d'histoire historique à notre sens moderne n'existe pas. Les éléments se rapportant à chacune des trois fonctions expliquent une grande partie des variantes d'une mythologie à l'autre : tel

² La description de l'île des Phéaciens est très proche de celle de l'Atlantide vue par Platon dans le *Timée*.

héros a une importance plus grande et cumule ici les exploits qui seront réalisés là par plusieurs héros ou en des récits distincts ; pourquoi telle histoire se situe-t-elle en plusieurs endroits distincts et non en tel autre unique ? La *Thidrekssaga* nous présente le combat des douze héros en Bretagne contre le roi de Bretagne et ses onze enfants, tandis que le *Waltarius* nous propose des combats successifs contre les princes *Nibelungen* (qui ne portent plus ce titre) dans une région qu'on peut situer au pied des Vosges. Les noms des héros diffèrent et leurs exploits sont plus limités. Ce que Dumézil qualifie de trois péchés du guerrier nous entraîne vers la déchéance encourue par le guerrier qui a violé la loi du guerrier au niveau de chacune des trois fonctions. Mais ces trois péchés ne se situent pas au plan d'une seule et même histoire. Les héros qui commettent ce triple manquement appartiennent à la même caste des guerriers mais ne sont pas soumis à des événements identiques qui entraînent leur chute. Les lieux varient, les récits changent, les héros diffèrent. Alors qu'Héraclès, héros grec d'Argolide, est entraîné dans ses fautes par des histoires de femmes et de mariage, sans qu'il soit question de mariage, Starkaðer commet triples ses manquements de son état de guerrier en rapport avec chacune des trois fonctions. Mais à Rome, ces trois péchés sont commis par deux personnages différents, appartenant à la même famille, Tarquin le Superbe et son fils Sextus. Les récits nous livrent des affabulations différentes, qui se relient successivement à l'un des trois niveaux fonctionnels. Quelle que soit l'origine des manquements, elle s'enracine dans une faute d'ordre supérieure, religieuse, sacerdotale, sacrificielle et même juridique, une faute de guerrier qui emploie une ruse inadmissible de la part d'un guerrier et une faute de troisième fonction, touchant le plus souvent une femme, mais pas nécessairement. Ces trois manquements entraînent la perte de l'état de guerrier et de la royauté, le cas échéant. La toile de fond des événements change, alors que le schéma de l'histoire reste identique et présente une certaine constance. Dans le domaine de la naissance du futur chef, Sargon d'Akkad vogue sur l'Euphrate, dans la nacelle où l'a placé sa mère, avant d'être recueilli et d'être élevé par le jardinier du roi pour devenir roi. Moïse est placé par sa mère dans une corbeille sur le Nil pour être élevé à l'école du palais de pharaon. Œdipe, selon une version, est placé, tout petit enfant, dans une corbeille sur un fleuve d'où il est recueilli par le roi de Sicyone qui procède à son éducation. Remus et Romulus voguent sur un Tibre qui déborde et est plus impétueux que d'habitude pour être déposés sur une berge accueillante et être recueillis par le bouvier du roi, dont la femme se nomme Lupa, louve ou femme de mauvaise vie. Persée délivre du monstre marin Andromède, enchaînée sur un rocher de la côte est de la méditerranée, Héraclès délivre d'un autre monstre marin Hésione, enchaînée sur un rocher du bord de mer de Marmara, près de Troie. Les causes invoquées sont différentes mais le comportement des rois, pères des filles enchaînées, se correspond sur des plans un peu différents : les rois ont dû livrer leur fille au monstre car leur peuple ne supportait plus que le roi s'exonère de ce tribut

humain détestable. Les deux rois cherchent à s'exonérer du prix convenu, directement ou par personnes interposées mais qui arrivent au moment opportun. Ces deux histoires sont à rapprocher de la délivrance d'Angélique par Roger, dans le roman du Tasse qui s'est contenté de reprendre ce récit ancien dont la connotation mythologique avait été oubliée ou consciemment christianisée. Mais la toile de fond se constitue d'un ensemble d'évènements ou de circonstances plus complexes et au-delà de la seule localisation : la guerre de Troie est une toile de fond du récit mythique de *l'Iliade* mais l'épopée ne réside pas dans une guerre qui a affecté véritablement et historiquement la ville de Troie.

Un exemple : la guerre de Troie

La guerre de Troie est exemplaire à cet égard. S'il est certain que la position de la ville de Troie lui donnait une grande facilité à contrôler les navires passant par le détroit des Dardanelles, son utilisation mythique n'est qu'une référence à une situation connue, sans rapport avec le mythe. Troie a certainement subi les assauts de peuples soit qu'ils ne voulaient plus lui payer tribut au moment du passage de leurs bateaux, soit qu'ils sont arrivés en conquérants et ont mis la ville à sac, comme ils ont emporté et saccagé bien d'autres cités. Certains sièges ont dû rester fameux dans la mémoire des hommes des époques suivantes et ont été reportés plus ou moins sur le nom de Troie.

La guerre de Troie dans laquelle s'insère le récit de *l'Iliade* correspond-elle à la guerre dont la ville de Troie a fait les frais et dont les fouilleurs du site ont trouvé des traces d'incendie sur des murs de l'un des multiples niveaux découverts ? La bonne réponse est non ; il n'y a pas lieu de vérifier la concordance. La guerre de Troie est restée fameuse dans les mémoires, moins par les exploits des guerriers tels que contés dans *l'Iliade*, que par sa dureté ou sa douceur, sa longueur ou sa sauvagerie, son côté chevaleresque ou son aspect sanglant et meurtrier... Il est possible de détailler toutes les possibilités par lesquelles cette guerre est restée fameuse dans les mémoires. Mais cette guerre fameuse, non oubliée et conservée dans l'imaginaire collectif ionien, achéen ou hellène, n'est pas la guerre de *l'Iliade* qui pourtant l'utilise pour mettre ses guerriers mythiques en situation, en position d'être compris dans leurs exploits et leurs errements, dans leurs passions et leurs réfrènements, dans l'accomplissement des sacrifices adaptés et reçus ou au contraire délaissés par les dieux. Le comportement de chaque roi, guerrier ou héros, a plus d'importance que la guerre pendant laquelle l'histoire est censée se dérouler. *l'Iliade* est une épopée ionienne alors que la geste d'Héraclès, même en mettant la ville de Troie en situation géographique précise, reste un récit d'Argolide. Si Héraclès passe près de Troie, c'est pour accomplir un voyage qui le mène sur les bords de la Crimée actuelle. Dans le même ordre d'idée et pourtant beaucoup plus proche de nous, Charlemagne, roi historique, fut le "grand roi" et beaucoup d'histoires et de fabliaux postérieurs à son

règne se situent à une époque devenue mirifique dans l'imaginaire collectif de l'Occident chrétien. Roland n'a jamais existé autrement que par la chanson de geste. Son épée n'a jamais créé de brèche dans la montagne. Mais un Roland a pu servir de modèle au preux Roland, fleur de la chevalerie franque, au moins par le nom. Une attaque ou une embuscade basques au retour d'une expédition en Espagne a pu donner l'événement au cours duquel un preux chevalier, de ce nom ou d'un autre, a trouvé la mort, par suite d'une trahison bien machinée ou d'une attaque surprise bien menée. Charlemagne a bien envahi une partie de la Catalogne actuelle et l'histoire présente un côté vraisemblable. Mais l'embuscade réelle n'emporte pas pour autant l'existence réelle de Roland. Si de nombreux fabliaux situent leurs histoires au temps du grand Roi Charles, c'est un Charlemagne, être mythique, resté présent dans la mémoire collective comme constituant en quelque sorte le prototype du bon roi, celui du "bon vieux temps", roi d'un âge d'or, mais sans rapport avec la vie historique de ce même roi Charles. Charlemagne bénéficie d'une aura qui le maintient vivant dans l'imaginaire collectif des gens des époques suivantes sans pour autant que l'être magnifié connaisse un quelconque rapprochement avec le Charlemagne réel et historique sur lequel nous possédons des renseignements précis et suffisants. Dans le même ordre d'idée, une épopée mise par écrit à la fin du Moyen Âge se réfère à la prise de la ville de Balbastre. Pour certains ce serait la ville d'Espagne reprise sur les arabes et dont quelques faits de la reconquista auraient pu marquer l'imaginaire collectif d'habitants du sud de la France pour lesquels l'épopée avait été mise par écrit. La ville espagnole est bien loin des lieux où se déroule l'épopée. Mais il existe une petite localité du Sud-ouest qui s'appelle Balbastre et qui correspondrait plus aux autres localisations de cette épopée et dont le nom a pu être choisi pour la confusion qu'elle entraînait avec la ville espagnole. La prise de Balbastre, de quelque ville qu'il s'agisse, n'a aucun lien avec l'épopée elle-même, mais elle permet seulement de la situer un contexte géographique connu en relation avec d'autres faits réels connus et de donner ainsi aux auditeurs des termes de comparaison. De nos jours, de nombreux romans de guerre ou d'espionnage se déroulent au beau milieu de la seconde guerre mondiale ou de la guerre froide, meilleurs moments où situer ces œuvres d'imagination pure à la gloire des pays dont les héros de ces romans sont issus. Les héros de ces romans sont aussi fictifs que leurs aventures, mais quelques-unes d'entre elles sont tirées de faits réels, enjolivés, découpés, remaniés, corrigés. Les caractères de ces héros, comme ceux de leurs adversaires, sont parfaitement typés. L'imagination invente à partir de ce qu'elle puise dans des rapports, des faits divers, mais elles utilisent des constantes nécessitées pour maintenir la cohérence de l'ensemble des romans, non pas en vue d'un récit qu'on pourrait considérer comme suivi, mais uniquement pour assurer à ses personnages une certaine unité et des qualités à peu près identiques. Selon les pays, les types seront marqués différemment car chacun sait apprécier les défauts qu'il attribue à son adversaire. Il en va de même

des autres romans. Tous ces romans qui ne visent nulle élévation d'esprit sont de dignes reflets des toiles de fond tirées des événements comme les utilisaient les conteurs de récits mythologiques et dans l'enseignement desquels ils voulaient montrer le chemin d'une perfection qui n'était pas conçue sur le modèle chrétien et qui ne nous est pas abordable.

Les événements politiques précis d'un peuple ou d'une cité n'entrent pas en général dans la composition du paysage événementiel du mythe. La guerre, qu'a véritablement connu la ville de Troie à une époque que nous ne connaissons pas, n'entre pas par sa réalité historique dans le mythe ionien de *l'Illiade*, malgré l'usage que ce mythe en fait. Le récit des combats d'Étion et Polynice ne correspondent pas à des événements politiques réels pour le gouvernement de la ville de Thèbes, mais ils montrent la rivalité de jumeaux, dignes représentants de la troisième fonction. Souvent, le héros est aussi à l'origine du régime politique de la cité, que ce soit Thésée, déjà cité, ou Romulus. Il s'agit alors du régime politique existant au jour où le récit a été fixé par écrit, de façon à peu près définitive. Thésée pouvait devenir le père de la démocratie athénienne comme Romulus le père des institutions de la République romaine. Dans ce dernier cas, les principaux auteurs vivaient à une époque où ces institutions avaient subi de grands changements par l'institution du principat, formule non prévue par Romulus dont le mythe a été mis par écrit, peut-être colligé, sinon inventé, vers le IV^e siècle av JC. Mais ces récits mythologiques n'ont rien de comparables avec les récits historiques que de multiples auteurs, grecs pour la plupart, nous ont conservés. La vie historicisée de Romulus que nous présentent un Cicéron ou un Plutarque n'est pas historique et nous ne pouvons y voir les véritables débuts de la ville de Rome, de sa fondation ou de ses institutions. Les livres dits historiques de la *Bible* posent la même question. Saül, David et Salomon ont-ils vraiment existé tels que nous le racontent les auteurs bibliques ? La réalité de Moïse, de Josué, des Juges n'est-elle pas qu'une fiction littéraire destinée à maintenir des traditions réunies par diverses tribus pour mieux transmettre le message aux générations futures au moment de la mise par écrit ? Autant les noms de Remus et Romulus sont de la même consonance que le nom de la ville de Rome, tandis que les faits mis par écrits dans les livres historiques de la *Bible* ont recours à des événements d'un passé plus ou moins récent, conservé dans la mémoire collective de la tribu concernée, et intégré dans un ensemble plus vaste au terme de multiples éditions ou relectures.

Autres visions, autres recherches

Si l'on s'attelle à d'autres histoires, les étapes concrètes du voyage d'Odyssée, par exemple, ont donné lieu à de multiples recherches sur des lieux concrets bien connus et vérifiables. Odyssée, que je me refuse d'appeler Ulysse, car ce sont deux personnages distincts, malgré l'antiquité grecque elle-même, a fait un long périple

qui l'a mené à connaître des aventures en des endroits que certains voudraient fixer matériellement et géographiquement. Ces recherches ne nous sont pas propres. Déjà les Grecs avaient tentés de déterminer des lieux précis et connus pour tous les récits mythologiques.

L'Iliade a une connotation purement guerrière, alors que *l'Odyssée* propose une recherche plus spirituelle, constituant certainement un aspect ne dépendant pas de la caste des guerriers. Ainsi, la continuation d'un récit par l'autre était tentante et le pas a été vite franchi, montrant bien par-là que, déjà dans l'antiquité, les origines de la quête d'Odyssée étaient perdues. Brendan était moine, Odyssée était.... Il a quitté la guerre eschatologique avec ses guerriers Nous l'ignorons. En effet, la confusion entretenue avec Ulysse ne nous permet plus aujourd'hui, comme déjà dans l'antiquité, de déterminer les causes du voyage, celles-ci entrant désormais dans la confusion de *l'Iliade* suivie de *l'Odyssée*. Les deux noms, Ulysse et Odyssée, démontrent qu'il s'agit de traditions différentes. La toile de fond est hellénisée et nous présente un périple sur une mer connue des Grecs, la Méditerranée ou au-delà, tandis que le voyage de Saint Brendan se situe sur les côtes découpées de l'Irlande et de l'Écosse, jusqu'aux Shetlands et peut-être même plus loin encore. L'archéologie brésilienne a trouvé des restes de bateaux grecs et phéniciens sur ses côtes.

Odyssée signifie sans doute celui qui montre le chemin et le chemin doit revêtir une expression plus ou moins connue. Il voit donc mais plus probablement les îles Stromboli, la ville de Cumès. La finale combattante de *l'Odyssée* est une finale possible qui rejoint la confusion Odyssée-Ulysse. En outre le retour combattant d'Ulysse à Ithaque fait pendant à la mort d'Agamemnon à Argos, la fidélité de Pénélope est opposé à l'infidélité de Clytemnestre, épouse et meurtrière de son mari. On pourrait tirer de *l'Odyssée* la conclusion qu'il fait meilleur de chercher les dieux, les pieds dans l'âtre chez soi, que sous tous les soleils du monde. Mais le retour d'Ulysse à Ithaque pose un autre problème qui devait être celui de tous les guerriers qui partaient pour des expéditions lointaines : qu'allaient-ils trouver à leur retour ? A qui fallait-il se fier ou de qui fallait-il se défier ? La réponse est-elle donnée par ces deux extrêmes ? Rien n'est moins certain, mais la question mérite d'être posée. La dimension humaine reste une trame obligée sans laquelle beaucoup d'explications ou d'histoires mythologiques seraient inintelligibles. Mais si l'enseignement donné en reste à la trame extérieure, cet enseignement, du même coup, perd son sens et devient incompréhensible car il ne permet plus d'atteindre le but recherché par la mythologie.

Néanmoins, certains événements politiques peuvent intégrer les mythes. Des contes, qui ne sont que des résidus d'histoires mythiques, récoltés de façon récente, à la fin du XIX^e siècle en France, font mention de cloches jetées dans des lacs en 1793, en pleine Révolution, pour ne pas servir à fabriquer des canons. Mais comme dans d'autres contes, ces cloches font entendre leurs tintements aux grandes fêtes

catholiques : Noël, Pâques, Ascension, Toussaint. Il est évident que ce tintement qui existe dans d'autres contes fixés à des dates bien antérieures, ne se rapporte pas à la saisie des cloches en 1793. Mais la saisie opérée pendant la Révolution correspondait très précisément au type même d'évènement pouvant servir de toile de fond évènementiel à un conte, morceau subsistant d'un mythe beaucoup plus ancien avec la plus grande partie du message et de sa finalité en moins.

Aucun personnage ayant une existence avérée n'a vécu la totalité des exploits mis sous le nom d'un héros unique dans un même mythe. Certains personnages ont pu effectuer tel ou tel exploit resté dans la mémoire collective, mais beaucoup d'autres exploits ont une valeur purement mythique et surtout théologique qu'aucun héros historique n'a pu accomplir. Persée a décapité la Gorgone, personnification de la peur du guerrier devant l'ennemi ; Thésée a tué le Minotaure, figure du taureau divin sacrifié par un héros hors du commun ; Héraclès a volé les bœufs que gardait Géryon, guerrier parfait et réputé invincible gardien du troupeau de bovins, signe de la richesse de la troisième fonction et appartenant à Hadès³ ! Mais nous sommes dans le mythe au-delà des réalités historiques, des réalités institutionnelles ou des réalités possédantes. Les mythes nous parlent plus du guerrier qui, comme Persée, a vaincu la peur qui paralyse le guerrier, du futur roi qui, comme Œdipe, a maîtrisé son aptitude à régner ou du guerrier accompli qui, comme Héraclès, peut vaincre le guerrier triple – c'est-à-dire le guerrier achevé et parfait, invincible car Géryon est un combattant qui a bien trois corps – et le dépouiller de la richesse en têtes de bétail qu'il est censé protéger. Les personnages mythiques restent mythiques quelle que soit la proximité avec des personnages ayant réellement existé. Aucun de ces personnages mythiques n'a existé ou plutôt, aucun de ces personnages n'a existé comme le mythe, les contes ou même la *Bible* nous les présentent. Certains hommes ont pu accomplir des exploits qui par leur valeur et par la mémoire qui les a colportés ont pu être mis au compte de héros. Mais aucun homme n'a jamais accompli l'ensemble des exploits et des actions d'un héros mythologique. Même les rois hébreux à l'existence historique avérée, mentionnés par la *Bible* ne possèdent pas de véritables auras politiques ou de prestige pour un évènement important et précis ; tous sont d'abord jugés à l'aune de leur relation avec Yahvé, le reste n'important pas aux yeux du rédacteur biblique. Alors que les mythologies grecques, nordiques, celtiques restent toujours en deçà des réalités historiques auxquelles ils n'appartiennent pas, la *Bible* contient des références historiques précises et relate des faits prouvés et vérifiables par d'autres sources. Mais ces faits sont intégrés au texte de telle façon, qu'on peut supposer sans grande erreur qu'ils servent la description mythique plus que l'histoire authentique du peuple d'Israël. Sheshonq, pharaon

³ Hadès est riche et s'appelle aussi Pluton, le riche, comme dans l'univers indien, Yama, maître du monde des morts est riche. Mais alors que Héraclès vole sans dommage les bœufs gardés par Géryon, les marins d'Odyssée meurent dans la tempête pour avoir tué et mangé les bœufs du même troupeau. La même référence n'emporte pas la même solution.

d'Égypte a effectué une tournée militaire en Canaan pour rappeler aux potentats locaux sa présence et sa puissance. Si cette équipée militaire a bien une existence historique, elle ne justifie pas l'existence historique de Roboam qui lui aurait livré les boucliers d'or qu'avait fait pendre dans le palais son père, Salomon. La figure de Roboam ne devient historique que par cet événement. Salomon dont l'existence est douteuse selon la présentation biblique n'a jamais accroché de boucliers d'or dans le Temple. Ce qu'on indique comme étant des boucliers était la réserve d'or du roi du moment. Et Roboam qui aurait livré son or aurait aussi dû livrer le bronze avec lequel il aurait fait fabriquer par la suite de nouveaux boucliers en bronze. David qui s'était emparé de Damas en avait rapporté les boucliers d'or pendus dans le palais du roi Hadadezer avec tout le bronze et l'argent qu'il avait pu en retirer. Cette remarque sur le pillage du palais d'un roi aurait aussi dû s'appliquer à l'époque de Roboam. L'histoire de Roboam et de Sheshonq en devient invraisemblable telle qu'elle nous est rapportée. Mais par une étrange similitude, les boucliers bibliques ont leurs correspondants à Rome. Numa a fait fabriquer onze répliques si parfaites du seul bouclier tombé du ciel, de telle sorte qu'on ne pouvait distinguer entre l'original et les onze copies. Roboam a donné tous les boucliers en or fabriqués par son père et en a fait des copies en bronze pour les remplacer ; Numa a conservé celui qu'il a reçu du ciel, Roboam s'est contenté de copies. L'histoire mythique est ainsi bouclée : la campagne de Sheshonq en Canaan est historique et sert de cadrage à une péripétie mythologique mais elle ne confère aucune valeur historique certaine, à cette péripétie très secondaire, destinée à justifier a posteriori que Jérusalem n'avait pas subi d'autres sièges que ceux de Assyriens et des Babyloniens. Ce pharaon ne certifie pas non plus l'existence historique d'un Roboam que les inscriptions égyptiennes ne mentionnent même pas : le royaume de Juda devait être un état bien misérable et pauvre par rapport à celui de Samarie, qui avait une existence et une puissance reconnues. Les personnages mythiques n'ont d'existence historique ni prouvée, ni probable, ni conforme à ce qu'en racontent la *Bible* ou les mythes, malgré des événements historiques insérés bien répertoriés et vérifiables suivant d'autres sources.

Les personnages

Des personnages historiques

Nous sommes en droit de nous poser aussi des questions sur la réalité des hommes dont on rapporte les récits : ont-ils vraiment existé ? La question se pose tout autant pour les héros mythologiques que ceux bibliques, puisque la formulation mythologique appliquée par la *Bible* leur donne un aspect qui ne déparerait pas les mythes des autres religions environnantes, religion grecque comprise, pourtant violemment combattue par les frères Macchabées. Mais les Macchabées sont des héros et des personnages historiques du II^e siècle av. JC, donc des hommes relativement récents au plan de l'histoire. Surtout, ils réforment de nouveau la

religion juive et appliquent les écritures telles qu'elles viennent d'être réécrites, voire même, font-ils réécrire la loi telle qu'ils souhaitent qu'on la pratique. Les frères Macchabées sont de véritables réformateurs historiquement connus et leur successeur, Jean Hyrcan, a imposé le judaïsme réformé en Galilée et en Judée. Mais qui donc sont ces hommes derrière tous les personnages décrits comme des héros mythiques ou non ? Achille et Agamemnon ont-ils existé au même titre que David ou Salomon ? On a trouvé assez récemment, au nord d'Israël, dans la région de Dan, une stèle brisée du VIII^e siècle av. JC qui mentionne les mots : maison de David. ajoutons que personne n'est vraiment d'accord sur la lecture et que l'environnement de la stèle est insuffisant pour décider si elle comporte vraiment la mention de la maison de David ou bien si les termes signifie quelque chose en rapport avec un temple du dieu Dôd⁴. Cette stèle n'emporte ni l'existence historique du roi David dépeint par la *Bible*, ni l'existence d'un royaume juif uni avant le schisme décrit après la mort de Salomon. Cela ne signifie pas plus que le David auteur de la lignée, dénommée maison dans la stèle, ait accompli les exploits que la *Bible* met sous son nom. Mais la *Bible* connaît aussi des rois qui ont authentiquement existé et dont les noms sont cités dans les archives d'autre pays : Omri, Achab, Josias, Sédécias, pour ne citer que les plus en vue. Pourtant un règne comme celui d'Achab sert plus de toile de fond événementielle au cycle du prophète Elie qu'il n'en justifie la réalité historique. La mort d'Achab devant Ramot de Galaad pourrait être un événement authentique dont la *Bible* a su tirer un parti cohérent en l'insérant dans le cadre de relations tendues avec un prophète et des déclarations de Yahvé mises à l'encontre du roi dans la bouche du prophète. La bataille devant Ramot de Galaad sert de toile de fond à un discours théologique sur la force de Yahvé et la fausseté des autres prophètes. En outre, ce que nous connaissons des rapports historiques entre Samarie et Damas à cette époque ne nous permet pas d'y voir avec certitude une bataille historique. Si Achab a bel et bien existé, peut-on en dire autant d'Élie ? Le caractère historique d'Achab n'affirme pas la réalité historique d'Élie. Mais situer le cycle d'Élie à l'époque d'Achab pouvait correspondre dans l'esprit des rédacteurs, à un moment où la région connaissait un roi puissant et capable de tenir tête à ses voisins. Ce roi était beaucoup plus puissant que son petit et chétif homologue qui régnait à Jérusalem. L'histoire d'Élie prenait alors un relief encore accru en présentant la puissance du Dieu d'Israël placée entre les mains d'un pauvre prophète, Élie, qui a tenu en échec aux plans humain, militaire, politique, et religieux le puissant roi, voire le plus puissant qu'ait connu Samarie. Aussi l'histoire d'Élie peut appartenir à un cycle de récits indépendants et antiques mais les rédacteurs l'ont savamment inclus au milieu de la vie d'un roi historique pour en augmenter la portée... théologique, sans avancer de quelconques faits historiques bien réels et connus de beaucoup, mais

⁴ Les langues sémitiques notent les seules consonnes de leurs mots. David (Daoud) et "Dôd" appartiennent à la même racine, qui signifie "aimer". David est donc l'"aimé de Dieu".

seulement vraisemblables. En outre, l'existence sans doute plus historique d'Élisée créait un lien facile, d'autant plus qu'Élisée avait pu s'inspirer ou s'attribuer les exploits d'Élie ou bien en être le parfait représentant et exécutant en se comportant comme l'Élie des récits. Le contraste devenait encore plus saisissant, d'autant plus qu'Élisée est censé recevoir une double part de l'esprit d'Élie et donc qu'il accomplit les mêmes miracles qu'Élie mais doublés.

Historicisation des héros

Les références à des noms de personnes ayant réellement vécu, à des noms de lieux existant vraiment ou à des événements ayant laissé des traces dans la conscience collective permettent de cadrer les récits hors d'un imaginaire pur, de les doter d'une vraisemblance palpable et de leur conférer une valeur apparemment historique face à l'auditoire qui écoutait. Les histoires mythiques, comme celles du début de Rome, par exemple, ont recours à des événements réels pour justifier les buts théologiques poursuivis. Ces événements sont retravaillés pour cadrer avec la théologie utilisée. Ainsi, Rome a été prise par les Gaulois, pillée, saccagée et entièrement brûlée, Capitole compris, comme toutes les villes de l'Italie sous domination étrusque. L'invasion des Gaulois peut se présenter sous la forme d'un véritable raz de marée qui a tout submergé et détruit sur son passage. La Grèce, plus tard, a connu la même chose, mêmes pillages et mêmes saccages. Une fois le pillage passé et le sac achevé, l'invasion a connu un reflux et les Gaulois, par exemple, se sont repliés dans la plaine du Pô au Nord de l'Italie, pour la branche qui est allée dévaster la botte italienne ; ceux qui ont envahi la Grèce ont continué leur périple et se sont installés en Galatie, l'aventure les a menés jusque sur le plateau anatolien. Les oies du Capitole sont un leurre savamment entretenu pour justifier que la citadelle de Rome, à la différence de celles des autres villes italiotes, avait su résister aux Gaulois et justifier ainsi que Rome n'avait jamais été prise par de quelconques ennemis par le passé. Dans le même ordre d'idée, l'histoire de Camille, qui poursuit des buts théologiques distincts, a permis aux historiens et théologiens romains et à leur dernier compilateur, Tite Live, de faire l'apologie des anciens Romains qui avaient chassé par eux-mêmes les barbares gaulois, grâce à un homme dévoué à la chose publique et détaché de l'âpreté du pouvoir. Tous les événements, auxquels Camille participe, sont des constructions purement théologiques, tout en les rattachant à des noms, à des lieux, à des événements bien réels, mais dont la réalité a été enjolivée et a surtout servi de support à la théologie, à la mythologie. Aussi, l'histoire romaine, qu'on pourrait qualifier d'historique, ne commence-t-elle pas à Camille, et encore moins au mythe fondateur de la Ville, mais bien plus tard, aux guerres puniques. Tout ce qui précède relève d'une théologie ou mythologie qui recoupe très peu la vraisemblance que nous recherchons aujourd'hui quand nous parlons histoire. Ce qui est d'évidence avec la mythologie romaine, à distinguer de la mythologie grecque importée plus tard à Rome par Auguste, se produit également dans d'autres

mythologies de par le monde. Si Rome avait parlé de l'histoire selon notre mode de penser actuel, nous aurions vu fleurir une nuée de noms étrusques à la tête de la petite bourgade de Rumakh, qui est devenue par la suite Rome, la ville éternelle. Mais la mythologie peut s'accommoder des modifications historiques indues ou même renversées, la défaite devient victoire, sans pour autant que la théologie sous-jacente en soit changée. Pour ne pas quitter les Gaulois, au moment où ces derniers emportaient Delphes et la pillaient, s'est produit un tremblement de terre, qui a fait dire que les dieux se vengeaient de ces barbares qui se demandaient comment on pouvait enfermer une divinité entre quatre murs.

Les références à des noms d'hommes connus, à des lieux que les habitants formant l'auditoire pouvaient fréquenter tous les jours ont été à l'origine de raisonnements, surtout chez les Grecs pour tenter de trouver une explication rationnelle à ces histoires qu'ils jugeaient sans doute incompréhensibles et qu'il fallait dès lors approfondir. L'évhémérisme en fut une tentative qui ne nous quitte pas : combien de commentaires savants et érudits n'ont-ils pas été rédigés pour tenter de retrouver dans la vie de tel héros la reconnaissance de l'existence d'une personne plus ou moins connue. L'exemple de Charlemagne est assez parlant, mais le Charlemagne des chansons de geste n'a rien à voir avec le Charlemagne historique. Les héros portent des noms divers à l'image du pays ou de la cité où le mythe est récité. La mythologie grecque connaît, en raison de la multiplicité des cités qui veillent jalousement sur leurs mythes, de multiples héros dont les noms changent, le plus souvent en fonction du seul dialecte local, parce que la cité raconte la même histoire que sa voisine, mais avec un héros qui porte un nom propre à la cité, et les noms sont relativement proches. Les lieux changent parce qu'ils sont ceux qui environnent la cité ou qu'ils sont bien connus de ses habitants, les événements qui entourent le récit sont ceux qu'a connus mythiquement la cité. La *Bible* ne fait pas exception, puisqu'elle emploie les mêmes schémas mythiques. Les rédacteurs ont donc pris des héros connus de telle tradition de telle tribu, ils ont retenu tel événement, qu'ils ont rendu ou déclaré fameux et parfois lui ont donné une valeur opposée à celle de la réalité historique dont il a été tiré. David commet une faute en recensant le peuple, alors que Moïse n'en commet pas en procédant à plusieurs décomptes identiques. David est roi et Moïse est lévite. Mais le décompte reproché des fantassins ou hommes de pied de David revêt la même couleur que celle contenue dans divers contes et aboutit à imposer au héros le choix entre trois épreuves. Ainsi, les notions de héros, hommes ayant véritablement existé ou non, ne se présentent pas sous un angle réaliste et historique. Le héros peut revêtir la stature d'un homme qui a réellement existé ou dont une aventure réelle ou non l'a mis dans une situation approchant celle retenue par la formulation mythique. Un Roland a pu exister à la cour du roi Charles, mais il n'y a eu aucun Roland à exécuter la totalité des exploits rapportés par la chanson de geste. L'idée d'Evhémère que de grands

hommes disparus avaient été à l'origine des dieux et des héros possèdent une certaine vérité mais s'arrête néanmoins à la partie la plus extérieure et la moins mythique des récits pour faire fond d'un simple décor, considéré à tort comme représentatif d'une vérité éternelle alors que ce décor se contente de donner seulement une coloration plus présente et plus actuelle aux auditeurs du moment. Combien de décors ont ainsi changé avant que les mythes que nous connaissons ne soient parvenus jusqu'à nous.

Des hommes qui ont accompli des exploits de héros

La dimension humaine de la mythologie a donné lieu à bien des errements. Evhémère, dès l'antiquité, avait soutenu que les dieux n'étaient que des grands hommes du temps passé. Il avait tort et raison à la fois : tort, car les dieux ne sont pas les grands hommes divinisés du temps passé – et du passé pour Evhémère – mais, il avait raison en ce que certains événements fameux qui avaient survécu dans la mémoire collective, sous le nom d'un roi, d'un prince ou d'un prêtre connu et, donc, commis par des hommes avaient servi de toile de fond aux histoires mythiques qui auraient pu en d'autres lieux et en d'autres temps, être enregistrées sous d'autres noms. A cet égard, la mythologie grecque en donne des exemples probants avec la multitude des lieux, des noms et des divers héros qui ont accompli une multitude d'exploits. Notre erreur est de parler de la mythologie grecque alors qu'il faudrait dire les mythologies grecques pour correspondre aux récits que nous ont laissés les diverses cités. Chaque cité avait donné un nom au héros qu'elle reconnaissait puisque la mythologie se sert abondamment de noms de lieux connus, d'évènements et circonstances encore dans les mémoires, non pas pour en faire des événements mythiques, mais pour les introduire comme faits marquants, connus et compréhensibles au sein du mythe. Le même mythe raconté en deux pays différents pourra se référer à des événements différents connus de chaque groupe séparément. Si la mythologie nordique fait guerroyer Thor aussi souvent contre les géants du Nord, il ne s'agit pas de l'existence de géants réels habitant le Nord, qui appartiennent au mythe, mais des multiples combats engagés par les Germains qui commencent à s'installer dans la région et en chassent les lapons qui dominent encore dans la péninsule suédo-norvégienne. Le mythe ne prend pas naissance dans ces combats contre des ennemis connus et déterminés, mais il s'y réfère pour lui donner une dimension plus proche des humains, plus terre à terre. Les Lapons ne sont en aucun cas des géants, mais les géants appartiennent à la connotation mythique d'êtres d'une taille supérieure à celle de la race des hommes et de facultés supérieures aux connaissances et aux seules capacités physiques et intellectuelles des êtres humains. Les traces de combats ne justifient en aucun cas le mythe, elles leur servent uniquement de toile de fond. Les mythes du Popol-Vuh s'enracinent dans le plat pays de la forêt équatoriale de l'Amérique Centrale, alors que des mythes

semblables au Mexique s'intéressent aux montagnes et aux déserts que méconnaissent les habitants de la péninsule du Yucatan.

Héros mythiques et héros historiques dans la Bible

La question n'est plus de savoir si de tels personnages ont existé, Héraclès, Achille, Thésée ou bien Moïse, David, Salomon, ni même si les poètes, les mythographes ou les rédacteurs bibliques leur ont fait endosser la personnalité d'hommes connus pour quelque exploit à une époque quelconque, mais seulement de savoir si la démarche retenue permet de vérifier que le récit héroïque narré correspond bien aux fins qu'impose sa forme mythologique. Le récit de David contre Goliath en constitue un exemple parfait. Le jeune David récupère sur sa personne un épisode fameux, qui, dans la réalité, aurait pu tourner au désastre du champion hébreu. Néanmoins, les adversaires philistins ont dominé politiquement et militairement les Hébreux, même plus ou moins unis et pendant une période assez longue, avec l'assentiment du voisin égyptien qui avait chassés ces mêmes Philistins du delta du Nil. Il suffit de lire le conte de la prise de la ville de Joppé (Jaffa) pour comprendre que l'Égypte avait encore un poids en Canaan, à l'époque censée être celle de l'arrivée des Hébreux en Terre Sainte. Ceci ne signifie pas que ce conte à la gloire de l'Égypte ne soit pas un roman politique en faveur de Ramsès III (12^{ème} siècle) pharaon qui a chassé les Philistins installés désormais dans la bande de Gaza à Ascalon. Les suppléments à la vie de David mentionnent un exploit réalisé par l'un des Trois qui a tué un certain fils de Rapha, nommé Goliath. Le nom "fils de Rapha" était donné par les Israélites aux Philistins du fait de leur grande taille et ils rappelaient le récit du déluge. Le passage de ce combat au profit de David est la marque d'une réécriture qui confère une victoire extraordinaire au jeune héros, un adolescent inconnu du général de l'armée de Saül, et justifie a posteriori la force du dieu unique au bras sauveur et vengeur, puisque le jeune homme avait mis en son dieu toute sa confiance pour vaincre cet incirconcis, adorateur de faux dieux. Les noms ont changé au cours des âges et ces changements nous sont inabornables mais on trouve ainsi dans le 1^{er} livre des Rois la mention selon laquelle Elhanan, l'un des Trois, et preux de David, a tué un géant Philistin du nom de Goliath. Le 1^{er} livre des Chroniques met au crédit d'un des plus vaillants guerriers de David, Bénaya, fils de Yehoyada, d'avoir tué un égyptien, mesurant plus de cinq coudées, qui avait en main une lance semblable à une ensouple de tisserand. Bénaya descendit le combattre avec un bâton, lui arracha sa lance et l'en tua d'un coup. Ce n'était pas David mais c'est une courte description qui nous ramène encore au combat de David avec Goliath. Bénaya, l'un des Trois, a été décrit comme le plus vaillant aux dires du Chroniste et David, alors ne se devait-il pas d'avoir accompli un acte au moins aussi vaillant et identique ? Comment était conçue la sortie d'Égypte ? Est-ce que les Hébreux sortaient bien initialement d'Égypte comme le raconte le livre de l'Exode ou

seulement du désert, conformément au livre de Nombres ? Moïse est-il un nom égyptien rapporté à un Hébreu qui l'a porté après avoir reçu une éducation égyptienne ou bien un Égyptien a-t-il pris effectivement la tête d'une colonne d'émigrants ou d'autres personnes chassées, israélites ou non, comme le rapporte Josèphe dans son ouvrage contre Apion ? Ou bien encore Moïse est-il un nom sémite proche de celui de Mesha, roi de Moab, qui sur une stèle mentionne sa victoire sur Israël ? Autant de questions qui resteront sans réponse formelle et sûre, car la formulation mythique utilisée par la *Bible* ne nous en donne pas le moyen. Nous pourrions chercher autant de personnages ayant vécu une aventure proche de celle de Moïse, par exemple, mais aucune biographie reconstituée d'un égyptien prestigieux ayant véritablement vécu et sur lequel nous possédons quelques textes ou morceaux d'inscriptions ne pourra jamais remplir la totalité des événements ou des situations rapportées à un seul et même homme nommé Moïse dans la *Bible* : la formulation mythique des récits permet de faire porter à un seul personnage un ensemble d'aventures vécues peut-être par plusieurs et à des époques différentes. Les personnages historiques sont nommés pour donner une vraisemblance plus grande. Quel était néanmoins le Pharaon régnant au moment où Moïse a fait sortir les Hébreux d'Égypte ? Aucun nom ne nous est formellement donné par la *Bible*, car il aurait été l'objet de vérifications, contraires aux visées du récit sous sa forme mythologique. Nous avons pris l'habitude de placer la sortie d'Égypte sous le règne de Ramsès II, en vertu d'une chronologie à rebours et liée artificiellement à des événements qui tendraient à situer cet épisode à cette époque. Mais la description biblique de l'Égypte nous ramène plutôt, d'après les archéologues, au VII^e siècle av. JC et plus à Tanis, citée par les psaumes, qu'à Memphis ou Thèbes, principales villes de l'ancien et du nouvel Empire. L'époque de Ramsès II constitue seulement une toile de fond jolie et magistrale, mais sans rapport avec le mythe et le sens qu'il véhicule. Ramsès II en tant que pharaon prestigieux, même aux yeux de Égyptiens du VII^e siècle, devenait une figure soumise au bras fort et même d'autant plus fort de Yahvé. Ramsès II remplit ici le même rôle que celui de Charlemagne. Les deux personnages historiques ont bénéficié d'une aura qui les a placés sur un piédestal digne des récits mythologiques. L'absence de tout nom précis, de tout événement vérifiable ne nous autorise pas à déterminer exactement le nom de celui qui était le pharaon du moment. Les commentaires rabbiniques sur le pharaon de l'Exode donnent à ces rois supposés des noms purement sémites, qui ne se retrouvent dans aucune liste des rois et pharaons de l'Égypte antique. Ainsi, les personnages mythiques ne peuvent pas se confondre avec les personnages historiques, quand bien même de véritables personnages historiques leur seraient adjoints dans le cours du récit.

La clé

Ainsi, le mythe prend place dans un environnement géographique et dans un contexte événementiel. Il narre une histoire dont la trame générale est connue des auditeurs. Son déroulement aboutit à un résultat certain, d'un ordre différent de celui du simple récit et il possède une morale applicable à tous, c'est-à-dire à tous les guerriers et à tous les membres de la caste, puis par ricochet à ceux qui en dépendent. En cas de pluralité d'histoires semblables appartenant à des cités différentes ayant une mythologie proche mais dont les récits ont des héros aux noms différents, des localisations en des lieux différents et des événements se référant à des faits différents... Les héros, quels qu'en soient les noms, les origines ou les ascendances, poursuivent des exploits du même ordre et se dirigent vers une issue aussi certaine qui connaît néanmoins des déplacements dus à la localisation, aux événements, et ainsi de suite. La fin ou moralité de chaque récit peut changer de formulation selon chaque mythologie concernée ou selon la théologie appliquée.

Un exemple

Persée délivre Andromède que ses parents, malgré leur promesse initiale, refusent de lui donner en mariage, à lui le vainqueur du monstre marin. Héraclès délivre Hésione d'un monstre identique et son père la donne au héros qui n'en veut pas, mais qui réclame le prix convenu pour la délivrance de la fille, la livraison de cavales. Persée engage une bataille contre les prétendants à la main d'Andromède lesquels s'estiment plus nobles que Persée et avancent plus de droits à prendre Andromède pour épouse, que cet étranger, vainqueur momentané et parfait inconnu au pays. Au passage, regardons que la notion de rapt est parfaitement ignorée de ce système de mariage, formé très conventionnellement entre les parents de la future épouse et celui qui la demande en mariage. Mais Persée réduit en pierre les prétendants et leurs parents sortis l'attaquer grâce à la tête de la Méduse extraite de la besace au moment opportun. De même devant le refus de Laomédon de régler son dû à Héraclès, ce dernier saccage la région de Troie pour se servir lui-même. Dans les deux cas, le refus de donner le prix convenu entraîne une bataille qui ruine la cité ou les gens, bien plus sûrement que le monstre marin auquel était livrée une victime à des périodes régulières. Le héros inconnu, Persée, se voit refuser le prix convenu, la fille délivrée qu'il demande, car on doute de la noblesse de sa naissance, tandis que le héros connu, Héraclès, se voit offrir pour épouse la fille dont il ne veut pas mais refuser le prix convenu, les cavales. Dans l'un et l'autre cas, le héros doit recourir à la force pour s'emparer du prix qui glisse d'une personne à des biens, d'Andromède aux chevaux, et les héros doivent engager un combat pour s'en emparer et le conserver. La ressemblance de ces deux cas nous montre qu'une même histoire peut être traitée différemment et servir de support à des causes différentes. Persée est le héros de l'histoire tandis que le vrai héros dans le récit d'Hésione est son père, Lao-

médon, et non Héraclès, pour lequel cet épisode n'est qu'une digression de sa participation au voyage de conquête de la toison d'or. Laomédon avait déjà oublié de payer les géants qui avaient construit les murs de Troie à la demande de Poséidon ; il a refusé de payer Héraclès, le héros qui a délivré sa fille du monstre envoyé par Poséidon. Persée, au contraire, est le bénéficiaire de la quête, non pas de la toison d'or, mais de sa victoire sur Méduse. Il vainc le monstre envoyé par Poséidon, sans utiliser la tête de Méduse, mais grâce aux sandales ailées que lui a prêtées Hermès et à l'épée fournie par Athéna. Il combat le monstre marin sur la mer. Sa victoire lui donne vocation au prix réclamé que ne lui refusent pas vraiment les parents, mais que contestent les prétendants évincés, pour la plus grande joie des parents. Et nous retrouvons ici tous les contes dans lesquels sont métamorphosés en pierre parce qu'ils ont échoué, tous les prétendants à la main de la belle ou ces héros qui étaient prêts à tenter l'épreuve proposée pour gagner le prix convenu. Mais le héros qui réussit tue celui ou celle qui imposait l'épreuve et surtout rompt le charme qui métamorphosait en pierre tous ceux qui avaient auparavant échoué dans leur tentative. Persée nous présente l'inverse exact de ce conte et, en tant que héros qui a réussi l'épreuve et a évité d'être métamorphosé en pierre, c'est lui qui, par tête de Méduse interposée, transforme en pierre ceux qui prétendaient lui ravir la belle en prix de son exploit. On peut noter que certaines variantes du conte des héros changés en pierre narrent que les prétendants dégagés de leur situation d'immobilité se retournent contre le héros vainqueur et veulent lui ravir le prix de son exploit. Nous retombons alors dans une figure proche de celle de Persée. Néanmoins dans les deux cas de Persée et d'Héraclès, la clé utilisée pour décrypter le mythe n'est pas la même. Avec Laomédon, nous sommes renvoyés à la triple faute du guerrier, applicable à Laomédon, avec Persée nous assistons à la victoire du guerrier qui a correctement accompli l'exploit pour lequel il avait été choisi. Persée a vaincu la peur et l'immobilisation qu'il impose correspond à la peur dont il est le seul vainqueur, qu'il a définitivement maîtrisée et qu'il inspire, peur personnifiée précisément par la tête de Méduse. La victoire sur la peur appartient à la première fonction tandis que son combat sur le monstre marin relève de la deuxième.

Des clés perdues ?

Le mythe prend tout son sens dès qu'on lui applique une clé capable d'en déchiffrer le contenu et d'aider à le lire. La clé de compréhension constitue le cinquième élément de tout mythe, sans lequel le récit devient incohérent ou inutilisable et peut être rabaissé au rang d'histoire risible et insensée. Cette clé a été perdue pour quasiment toute la mythologie grecque et romaine antique et les anciens eux-mêmes, au moment où ils l'ont mise par écrit, au 1^{er} siècle av. ou ap. JC n'avaient plus une idée exacte de la façon dont il fallait l'expliquer, et quand bien même certains avaient encore des connaissances sûres, ils ne savaient plus à quoi

s'appliquaient les notions qu'ils utilisaient. Ils étaient capables cependant d'effectuer de multiples rapprochements entre les divers récits et les divers comportements des héros, mais incapables de comprendre la portée réelle de la théologie sous-jacente qu'ils n'ont pas su ou réussi à nous transmettre. Même Plutarque qui était capable d'écrire de nombreux essais pour faire connaître la pensée des anciens Grecs ne savait plus comment expliquer les mythes. Quand Julien l'Apostat demandera aux prêtres de Bacchus de méditer les mythes du dieu pour faire pendant aux prêtres chrétiens lisant les psaumes, la demande prêtait à sourire, même aux intéressés, qui ne voyaient plus dans ces histoires que des grivoiseries et non un mythe expliquant des comportements, sexuels certes, mais ne relevant pas de la simple grivoiserie. En outre Julien avait une vision très chrétienne du paganisme qu'il prétendait restaurer, mais le paganisme ne possédait plus aucune ressource interne propre à lui donner la force de se revigorer. La plupart des rites et des cérémonies de l'antiquité païenne avaient revêtu un tour trop extérieur et trop formaliste pour donner à comprendre qu'on vénérât par des rites multiples la divinité sous des aspects différents. On ne possède en outre aucun déroulement des rites et on ignore si les anciens faisaient des commentaires des mythes qu'ils récitaient ou représentaient. Tite Live précise que le pontifex maximus mis en place par Numa avait notamment pour tâche d'enseigner la religion, les mythes, les rites et la façon de les accomplir correctement. Si les auteurs anciens qui avaient accès aux meilleures sources ne pouvaient faire revivre le paganisme antique, sinon par le truchement d'écrits dédiés à la gloire de ceux qui les payaient pour les écrire, nous, hommes de l'époque moderne et même au-delà, nous aurons encore plus de difficultés à concevoir toute la théologie sous-jacente. Ce qui est dit sur Persée est une supposition, mais il ne nous est pas possible de déterminer l'usage théologique précis qui pouvait être fait de ce mythe du guerrier qui a vaincu la peur. Le sens des mythes était perdu chez les Grecs depuis longtemps, et il suffit de lire les tragédies d'Eschyle, Euripide et Sophocle pour s'en rendre compte. Les pièces qu'ils tirent des mythes sont le prétexte à des études plus ou moins psychologisées, à l'opposé de ce que représentent les mythes qu'ils utilisent. La seule chose que nous pouvons dire est que la récitation des mythes redonnaient courage à ceux qui les écoutaient, comme ces moines arméniens envoyés par Mesrop constataient chez les Arméniens qu'ils étaient chargés d'évangéliser et qu'ils écoutaient volontiers les récits mythologiques de David Sassoun car ils en ressortaient avec plus de courage. Seule la comparaison avec d'autres mythologies mieux conservées, par des données parvenues jusqu'à nous de plus récemment, nous permet de lever le voile sur quelques aspects de la théologie antique qu'il nous est impossible de reconstituer en son ensemble. La clé nous manque et l'environnement sur lequel elle s'appuyait à complètement disparu.

L'ethnologie nous a instruits de mythes proches ou semblables chez d'autres peuples sans que leurs mythes qui commençaient à dépérir, au moment où nous

avons commencé à les recueillir, n'aient fait sourire les peuples qui les utilisaient encore. Cette approche antique sous forme mythique correspond à ce que nous pouvons constater chez d'autres peuples de notre époque chez lesquels nous avons découvert des mythes du même ordre. Nos explications établies sur des bases rationnelles proches de nos conceptions sont le plus souvent fausses et conduisent à des résultats trompeurs, incapables de fournir au mythe une explication authentique et satisfaisante. Notre approche limitée le plus souvent à des explications matérialistes, naturalistes ou rationalisantes ne peut donner une vue même approximative de la vérité du mythe. La clé de lecture a été perdue et aucune explication complète et authentique aussi bien qu'exacte ne nous est ouverte. D'une part, notre vision moderne ne perçoit ces mythes que par leur extérieur alors que ceux qui les écoutaient pouvaient encore sentir en eux-mêmes un fondement différent. D'autre part, la plupart des mythes s'adressaient à des guerriers ou à ceux qui prétendaient en avoir le comportement et leur perception de ces mythes n'étaient pas la nôtre. Nous avons tendance à croire que nous comprenons les choses mieux qu'eux alors que bien plutôt nous les percevons selon des principes dont ils n'avaient pas l'idée et qui s'écartent très largement des principes explicatifs auxquels ces peuples avaient recours. Il convient de préciser que leurs explications étaient fondées sur d'autres principes tout aussi valables que les nôtres et peut-être même beaucoup mieux adaptés à la pensée de l'homme. Déjà les Grecs anciens avaient cherché à rationaliser et à unifier leurs propres mythes et ils en avaient abâtardi le sens quand ils ne l'avaient pas complètement modifié ou détruit. Les longues généalogies, les tentatives de situer les récits dans un continuum historique en ont réduit la portée et la compréhension. L'exemple le plus connu est celui de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*. Les Grecs eux-mêmes ont voulu assembler les deux récits au moyen d'un lien de fortune, reconnu comme artificiel dès l'Antiquité. Les personnages de ces deux épopées sont différents. *L'Iliade* ne raconte pas l'histoire de la prise de la ville de Troie, mais narre le comportement du guerrier parfait dans les situations les plus diverses, guerrier qui combat contre l'injustice, sous la forme du rapt d'Hélène et de son maintien dans une famille outrageusement riche en biens et en femmes. C'est une guerre de la deuxième fonction contre le rapt inqualifiable commis par un membre de la troisième fonction, déjà largement pourvue en richesses et en femmes. *L'Odyssée* n'est pas la dérive du retour d'Ulysse, à son retour de la guerre de Troie, mais le voyage de l'homme parti à la recherche de son âme, parti aux sources du monde des bienheureux. C'est pourquoi les Phéaciens sont les seuls à pouvoir le ramener chez lui. Odyssée, comme les marins irlandais, dont Maelduin, part visiter diverses îles, semblables à celles qui entourent l'Irlande et qui sont le séjour démonstratif des états auxquels l'âme pérégrinante peut parvenir. Odyssée parcourt la méditerranée occidentale et peut-être même au-delà des colonnes d'Hercule, car les marins grecs connaissaient trop bien les îles grecques, ioniennes, Dodécannèse, Cyclades et autres, sur lesquelles ils ne

pouvaient imaginer les récits proposés. Les îles plus lointaines ou dénommées îles du seul fait qu'il fallait les aborder en bateau, les comblaient beaucoup plus par une part d'attrait de l'inconnu auxquels néanmoins quelques uns avaient eu part.

Mythologie de la deuxième fonction

Toute la mythologie que nous connaissons, comparons ou étudions est une mythologie destinée aux guerriers, à la deuxième caste de l'idéologie tri-fonctionnelle caste Les mythes que nous connaissons s'adressent à la deuxième fonction qui apparaît comme le faire valoir de tout un peuple. A cet égard l'épopée de Gilgamesh en est une illustration parfaite. Le bon roi possède une bonne ville, bien gouvernée qui est riche en hommes, en femmes, en biens en tout genre. Seul le roi est capable d'effectuer les épreuves imposées. Quand la ville est attaquée par un autre roi, c'est Gilgamesh qui descend combattre en corps à corps. La théologie de la deuxième fonction n'est ni commode ni simple. Cette théologie s'appuie sur le rôle du guerrier, le héros, à qui est confiée une tâche plus ou moins importante et définie. La valeur du roi guerrier rejaillit sur ses sujets qui ont alors les moyens de se réaliser pleinement. Le roi récompense autant qu'il punit. L'un ne va pas sans l'autre et c'est aussi le sens des deux instruments que le roi d'Égypte porte sur lui, le fouet et le crochet : l'un pour faire avancer et l'autre pour retenir. Les travaux d'Héraclès en sont un autre exemple et les aventures des chevaliers de la Table Ronde nous en proposent une illustration plus récente parce que mise par écrit tardivement. Cette dernière mythologie est celtique et plus précisément gallois. Elle a été mise par écrit au Moyen Age, romancée et christianisée, elle est le type même des récits dont la clé était encore partiellement comprise au moment de la mise par écrit, mais la christianisation a largement modifié la théologie sous-jacente pour insérer les récits dans une autre société où le paganisme n'était plus censé exister ou avoir droit de cité. Les aventures de ces chevaliers sont éminemment guerrières et relèvent de la deuxième fonction, mais leur côté romancé et chevaleresque a permis à l'amour dit courtois de masquer une grande partie des anciennes descriptions à caractère mythologique. Les récits ont déplacé le centre de gravité vers la recherche d'un Graal, devenu le calice avec lequel le Christ a célébré la sainte Cène, alors que ce même graal était plus certainement le chaudron dans lequel Goibniu plongeait les guerriers tués ou blessés au combat contre les Fomoiré et qui leur rendait vie ou santé pour le combat du lendemain. La christianisation, nous l'avons déjà dit, ne permettait pas de parler d'un tel chaudron ressuscitant les morts et il était évidemment impossible de le maintenir dans un tel contexte et il s'est transformé en calice de la dernière cène. Le Graal reste le symbole de ce qui rend la vie. Ainsi les combats, les aventures des chevaliers nous montrent précisément les personnages mythiques dont les noms transformés par les auteurs latinisants ou francisants ont chassé ont masqué ceux des dieux gallois ou parfois irlandais. Le Goibniu irlandais n'est autre que le Gauvain des contes du Graal. Le

brillant Lancelot ressemble au Mac Oc, dieu de l'éternelle jeunesse. La reine Guenièvre est la personnification du pouvoir, infidèle à ceux qui prétendent l'accaparer, comme Artur, et qui se donne à qui elle veut. La mythologie irlandaise nous fournit des éléments identiques.

D'autre part, les épopées de la première fonction n'existent pas ou plus. Celles de la troisième fonction sont rares, mais la *Bible*, encore elle, en donne deux avec les histoires d'Abraham et de Moïse. Moïse est déclaré prêtre, prophète et roi par les commentaires du midrash et cumule sur sa tête les trois fonctions, alors que le reste du peuple s'oppose à lui seul et à ceux qu'il place à ses côtés, son frère Aaron, et le fils de ce dernier, Éléazar, ainsi que son serviteur, Josué, véritable représentant de la deuxième fonction. Les commentaires rabbiniques ont cherché à lier les deux héros bibliques, qui s'opposent et ne se complètent pas. Le livre de l'Exode ne cite jamais Abraham sinon pour énoncer le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob sans jamais rappeler les récits qui le mettent en scène dans le livre de la Genèse. Enfin, il ne faut pas oublier que les héros de première, deuxième ou troisième fonctions jouent un rôle de mise en valeur du héros guerrier, véritable maître du récit, dont on a à suivre les aventures. Laomédon est un héros de la troisième fonction par sa richesse en cavales et par ses ruses pour ne pas payer les travaux commandés et effectués. Poséidon se venge en réclamant une jeune fille que vient dévorer un monstre sorti de la mer, tandis qu'Héraclès ravage le pays pour prendre lui-même les cavales qu'il convoite. Laomédon, roi richissime, est le faire valoir d'Héraclès qui apparaît comme berné et qui se venge « justement. »

L'importance de la clé de lecture est telle qu'elle conditionne la compréhension tout entière des récits. Le rôle du guerrier ou du roi qui appartient à la classe des guerriers y est primordial. Gilgamesh est réputé roi qui prend toutes les filles en mariage avant leur époux. C'est oublier que le rôle du roi est aussi celui du grand-prêtre qui déflore les jeunes filles avant qu'elles connaissent leur époux, car cet acte est réputé dangereux. Cette défloration est encore pratiquée aux Indes par les Brahmanes, lors d'un mariage. Les comportements visés par les mythes composent aux guerriers des situations, qu'ils doivent résoudre seuls ou auxquelles ils doivent répondre correctement afin d'accomplir leur destinée en guerrier digne de parvenir au monde des dieux et de prétendre y faire parvenir les hommes qu'ils ont la charge de gouverner ou de défendre. Ce monde des dieux ne permet pas de déterminer si chaque dieu est une entité propre ou bien si, comme les Égyptiens anciens le prétendaient, ils étaient chacun une des multiples facettes de notre appréhension du divin.

Des clés multiples

La clé peut être différente pour un même récit raconté par des mythologies différentes. Deux récits semblables énoncés par deux mythologies différentes

peuvent donner à application de deux clés de lecture distinctes. Les récits de Persée et d'Héraclès en ont donné un aperçu : Persée est le guerrier qui va tuer la peur, personnifiée par la gorgone Méduse, Héraclès accomplit ses exploits, image de tous les guerriers dont il est le prototype parfait, malgré ses défauts, ses lacunes, ses ambiguïtés. Persée, fils de Zeus, combat la peur, guidée par Athéna, Héraclès, fils de Zeus, montre la voie du guerrier, impavide, exécutant sans discuter les ordres les plus aberrants donnés par son demi frère Eurysthée, auquel Zeus l'a soumis. Un autre exemple est celui de la naissance de deux héros très différents, Moïse et Sargon roi d'Akkad, qui n'ont en commun que de devenir l'un comme l'autre chef d'un grand peuple. Certes Israël est montré comme tout petit, mais le dénombrement qui en est fait à la sortie d'Égypte lui donne une place non négligeable parmi les nations environnantes qui ne connaissaient sûrement pas une population aussi nombreuse que celle retenue par la *Bible* pour Israël⁵. Mais la présentation de Moïse et de Sargon glissant sur les eaux du fleuve local peu après leur naissance comme s'ils faisaient l'objet d'un prétendu abandon afin de leur éviter une fin précoce et désastreuse, est trompeuse. Moïse et Sargon sont ainsi réputés dès leur naissance comme devant devenir de futurs chefs. Leur prétendu abandon sur un fleuve pour laisser croire qu'ils seront sauvés des mains vengeresses qui les menacent n'est qu'un subterfuge pour désigner expressément la grandeur à laquelle ils sont l'un et l'autre prédestinés. Sargon II devient le roi d'Assyrie le plus grand. Moïse devient le chef et le législateur, par excellence, capable d'organiser le peuple, d'enseigner des lois, de créer un culte et de faire prendre conscience au peuple qu'il appartient, par élection, au dieu qui l'a fait sortir d'Égypte à main forte et à bras étendu. Sargon vit en Mésopotamie et Moïse est censé naître en Égypte, sur les bords du Nil. L'histoire est identique, les fins en sont très proches et pourtant la clé de lecture des deux récits diverge pour faire de l'un un chef prestigieux et guerrier, représentant typique de la deuxième fonction, et de l'autre, non seulement un législateur, mais surtout un prêtre et un prophète, représentant la première première sacerdotale, qui a donné conscience au peuple hébreu de son élection divine en l'insérant dans une histoire plus vaste qui est celle d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, présentés comme ses pères fondateurs, c'est-à-dire les pères du peuple élu et de son élection, les patriarches. Voguer sur un fleuve dans une nacelle comme un enfant abandonné constitue le premier moyen d'appartenir à l'élite et de participer à une éducation royale. C'est le principe même du conte de l'enfant redouté par sa grandeur et ses capacités au-dessus de la normale et qu'il faudrait faire disparaître pour que le roi en place conserve sa place. Moïse et Sargon intègrent l'école du palais, l'un dans le palais au bord du Nil, l'autre chez le chef des jardiniers, sur les rives du Tigre. Ils ont dominé les eaux tumultueuses et mérité d'entrer dans le sanctuaire de la formation, voire de la récréation, en abordant à

⁵ L'Exode indique 600.000 hommes sachant tirer l'épée, soit une omission des femmes, des enfants, des vieillards (qui ont plus de 60 ans) et des serviteurs. L'exode aurait entraîné le départ d'environ 2.400.000 personnes, hypothèse basse.

l'école du palais. La mise sur les flots du futur chef est un passage obligé, mais la qualité du chef ne dépend pas du passage sur les eaux et Sargon et Moïse n'appartiennent pas au même ordre, l'un appartient au monde du guerrier, l'autre relève du sacerdoce. Œdipe appartient lui aussi au monde du sacerdoce. Son rôle, malgré son éducation chez un roi, malgré sa classification parmi le corps presbytéral, reste plutôt négatif alors que celui de Moïse est positif. Rémus et Romulus voguent aussi sur les eaux devenues tumultueuses d'un Tibre débordant pour le mythe et ils sont recueillis par le bouvier du roi. Dans tous ces récits c'est le moment de la reconnaissance de l'enfant, devenu adulte, qui constitue la phase décisive de la vie royale, de la vie propre à conduire le peuple. Les clés à appliquer sont différentes, puisque les récits de reconnaissance sont différents et portent le plus souvent sur des domaines différents. Sargon et Romulus sont des guerriers, tandis qu'Œdipe et Moïse sont d'abord des membres de la caste sacerdotale. Œdipe a une présentation négative, puisque la peste reprend de plus belle, malgré la mort de la sphinx. Moïse en a une positive et devient le roi et le législateur d'un grand peuple. Les aspects positifs d'Œdipe sont masqués par ses côtés négatifs, les côtés négatifs de Moïse sont effacés par son image positive. Sargon est reconnu par le roi régnant qui le prend désormais sous sa coupe et en fait son successeur, Rémus et Romulus sont reconnus, au dernier moment, par Numitor, roi chassé, mais roi véritable d'Albe, qui peut alors retrouver son trône, Œdipe est reconnu comme le sauveur, qui a délivré la ville de Thèbes de la sphinx, par le peuple qui le fait entrer de nuit, accompagné des bergers porteurs de torches, et, enfin, Moïse, choisi et envoyé par le dieu d'Israël, est reconnu par son frère Aaron et quelques anciens qui sont venus l'attendre à son retour du désert, comme futur sauveur d'Israël, peuple opprimé. Les Fils d'Israël le reconnaissent immédiatement mais difficilement comme leur chef, l'acceptent à contrecœur et sont prêts à le rejeter à tout moment si l'épreuve devient trop lourde à supporter. Les Thébains qui ont accueilli Œdipe se posent des questions quand le malheur qu'il avait écarté, la peste, semble continuer à se perpétrer.

Les clés diffèrent car les histoires, bien que les récits soient proches, comportent des déplacements du centre d'intérêt. Une première clé permet d'expliquer que le héros désigné est destiné à bien gouverner le peuple, à le sauver des mains de l'oppresseur ou du malheur qui le frappe. Mais la clé prend une valeur différente dès lors que la fonction représentée diffère. Sargon et Romulus sont des guerriers, alors que Moïse et Œdipe sont des prêtres. Si le résultat diverge, la même clé donne-t-elle une bonne ou une mauvaise opinion du héros. Une clé identique peut être perdue pour des situations proches, comme la prise de la ville d'Aï par Josué laquelle s'apparente à la prise de Fidènes par les Romains, par le seul fait que la partie du récit qui pourrait fournir une bonne explication en a été délibérément occultée. Dans les deux prises de villes mentionnées ci-dessus, les causes relèvent du domaine religieux et non des capacités militaires. De façon étonnante, les récits

rapportent le petit nombre d'assaillants morts au moment de la première tentative avortée. Le problème religieux, anathème ou rite malencontreusement oublié et résolu de façon nécessairement religieuse, la ville ne résiste plus et le feu l'environne ou la brûle. Mais pourquoi ce mythe nous est-il raconté ? Si Achille fuyant les eaux du Scamandre donne une autre image du feu qui brûle l'ennemi par la fureur guerrière du héros, la prise de Fidènes ou celle d'Aï nous ne renseignent plus sur le but poursuivi. A cet égard, le détournement des eaux du lac albain, qui précède la prise de Fidènes relève d'un détour difficilement compréhensible, mais qui ne choquait pas encore Cicéron quand il en décrit les péripéties bien compliquées. La prise d'une ville en plaçant une embuscade derrière la ville dont on a réussi à attirer les guerriers et les habitants loin au dehors est un poncif de la mythologie. Les problèmes religieux de peuples différents n'emportent pas les mêmes schémas de solution, alors que le récit donné est bien identique. La mort d'Akan par lapidation n'a rien à voir avec l'écoulement des eaux du lac albain, pourtant la solution du problème religieux, dans les deux cas, assure la prise de la ville. La comparaison avec Achille que poursuit le Scamandre ne s'arrête pas à la fureur guerrière qui semble mettre le feu à tous les arbres environnants. La prise de Fidènes et la poursuite du Scamandre mettent en jeu l'eau, Aï⁶, ville cananéenne, n'est pas située près d'un cours d'eau suffisant pour le citer et le désert lui sert de toile de fond appropriée. Le détournement des eaux se transformera en tas de pierres résultant de la lapidation d'Akan. Si les récits sont comparables, appliquent des schémas identiques, ils ont recours aux mêmes éléments, qu'ils répartissent différemment et insistent sur des éléments différents, de sorte que la finalité de ces récits dépend des lectures qui ne sont plus à notre portée.

Pour donner une explication satisfaisante aux mythologies antiques, la grande difficulté réside donc dans les clés perdues pour de multiples raisons. La *Bible* nous en livre encore, uniquement grâce à son utilisation permanente par les juifs et les chrétiens, sans lesquels elle aurait subi un sort identique. Mais néanmoins, la *Bible*, ensemble de récits anciens et autres réunis dans un seul corpus mis par écrit guère avant le VI-Ve siècle av. JC, utilise, pour les livres dits historiques, d'anciens mythes tout en leur donnant un autre sens du fait d'une clé de lecture divergente par rapport à celles généralement utilisées pour les mêmes mythes connus chez les autres peuples indo-européens environnants. Même si le sens obvie du mythe ne s'oppose pas aux prétentions du peuple élu, il changera sous l'action de la nouvelle clé, due à une profonde réflexion qui a commencé à Babylone et après le retour d'exil. L'absence d'opposition marquée entre les récits mythiques se rencontre avec la naissance de Moïse, comparable à celle de Sargon, à celle d'Édipe ou à celle de

⁶ Aï signifierait tas de pierre. Il faut aussi noter que cette ville semble ne plus exister aux jours supposés de l'arrivée de Josué en Israël. Aï devient une ville prise comme Jéricho dont les murs ne se sont effondrés que dans le récit, aucun mur ne dépassait le sol aux mêmes jours supposés de l'arrivée de Josué et des Hébreux en Canaan.

Rémus et Romulus et d'autre encore. Les naissances et les évènements qui marquent ces naissances justifient le pouvoir charismatique du chef. La ville qui brûle après avoir été prise par une ruse, qu'il s'agisse de Fidènes ou d'Aï ou Véies, nous montre des histoires semblables, mais pour lesquelles les conclusions ne sont pas identiques. La tri-fonctionnalité chère à Dumézil n'a pas sa place pas dans la *Bible* qui pourtant y a recours pour exposer des récits du même ordre avec les figures des mythes connus des autres peuples, que les Juifs côtoyaient, et pas seulement des peuples sémites.

Un sens perdu ?

La mythologie sous forme d'histoires édifiantes a disparu. Comment tenter de la ressusciter ou d'en retrouver le sens disparu, le sens profond ? Il est certain que toute une partie de cette profondeur nous est inaccessible aujourd'hui, car ceux qui auraient pu nous éclairer ne possédaient déjà plus la totalité des connaissances et en avaient même perdu une partie du sens. Ceux qui auraient été à même de nous la faire comprendre ont souvent mis tout en œuvre pour la faire oublier. Le temps écoulé nous a coupé de renseignements que la christianisation s'est acharné à faire disparaître. La comparaison entre les diverses mythologies redonne aux histoires un sens même si leurs extériorités sont très divergentes. Mais il ne faut pas perdre de vue que ces sens différents s'inscrivent au sein de strates que sont les castes, les ordres : prêtres, guerriers et pasteurs - agriculteurs. La même histoire peut donner lieu à trois récits distincts selon le groupe auquel elle s'adresse, ou bien l'histoire comprend trois héros ou groupe de trois héros, représentant chacun un des trois états. Un seul de ces héros réussit en général, parfois avec l'appui des autres, mais réussit toujours celui dont la caste est mise en avant. Cette triplicité permanente se veut explicative de comportement que nous ne comprenons plus et dont les explications données relèvent de schémas que nous ne maîtrisons pas. Nous jugeons à partir de la surface des récits alors que cette surface constitue une toile de fond changeante et sujette à toutes les actualisations et mises au goût des peuples chez lesquels ces mythes étaient racontés. La comparaison est difficile puisque les circonstances développées par chaque mythe appartiennent à un registre familier à une population précise et sont ignorées des autres, même voisines. Chaque population a fait porter l'accent sur une partie ou une autre d'un même récit, pour autant que tous aient eu initialement le même récit. Il faut reconstituer une histoire sans enjolivement et ces enjolivements correspondent à des besoins du mythe. Comment faire les différences qui s'imposent ? Comment retrouver l'identité sur laquelle s'appuyaient les divers mythes, en raison de cette multiplicité de déplacements ? La mythologie et sa réflexion théologique nous sont perdues, mais parce qu'une autre forme est apparue qui remplace sans doute avantageusement toutes ces figures parfois difficiles à suivre dans la multitude de ces récits ou histoires ou dans le fourmillement des situations plus ou moins inextricables et abondantes

qui nous sont proposées. Nous ne sommes plus à l'époque des héros, des héros qui pouvaient constituer des exemples au travers de ces histoires.

La mythologie comportait de nombreuses histoires pour tenir compte des multiples situations dans lesquelles pouvait se trouver un guerrier. Une même histoire contenait moins des variantes que des présentations proches les unes de autres pour prendre en considération des positions proches mais qui engendrent des décisions différentes ou divergentes. L'ensemble de ces histoires est parfaitement cohérent, mais compliqué et d'autant plus pour nous que nous ignorons comment l'ensemble était constitué car nous n'avons qu'une vue partielle et souvent décevante. L'ensemble le plus complet que nous possédons, le *Mahâbhârata*, nous livre une multitude de récits dont un fil parfois ténu permet d'aborder des récits épiques, des descriptions, des compositions purement poétiques, de la réflexion la plus élaborée à la poésie la plus belle.

La mythologie que nous connaissons s'intéresse à la classe dirigeante, celle des guerriers et s'adresse principalement à eux car ils sont le pivot de la société. La société dans laquelle ils vivent et accomplissent leurs exploits est fortement hiérarchisée et s'oppose totalement à nos sociétés qui se veulent égalitaires. Le comportement du guerrier est régi dans ses moindres détails qui bien souvent nous échappent, en l'absence de référence suffisante. Il faut ajouter que nos connaissances sont déjà atrophiées par rapport aux visées initiales et que nous ne pouvons apprécier la totalité du comportement du guerrier en ignorant la majeure partie de ce qui constitue un guerrier. Notre ignorance s'aggrave quand le comportement ne sert plus véritablement de référence et qu'il s'abâtardit par l'intervention d'une classe inférieure qui prend le relais, sans maintenir la même hauteur de vue.

La mythologie grecque en est un bon exemple qui nous présente des histoires où interviennent de nombreuses fractions du peuple ou de ses représentations figurées. La mythologie grecque a subi de plein fouet le concours des mythes sémitiques qui ne se référaient pas nécessairement à une vision tripartite de la société. Elle a aussi subi la réflexion des prêtres de Delphes lesquels ont certainement repensé tous les mythes, non pas pour les régulariser ou les rationaliser, - ce qui est néanmoins advenu - mais beaucoup plus pour tenter d'en faire un ensemble plus cohérent, capable d'unifier au moins religieusement sinon mythologiquement toutes les cités grecques et d'accroître ainsi le rôle du sanctuaire. Les mythes connaissent beaucoup de variantes dans la mesure où chaque cité possédait son propre fond d'histoires, revues et corrigées en fonction des localisations propres à chacune de ces cités et des grands hommes auxquels elles prétendaient recourir ou faire honneur comme à des héros. La multiplicité des noms d'hommes ou de lieux ne facilitait pas la compréhension des mythes dont déjà à l'époque de la Grèce classique le sens profond était perdu. Delphes a remplacé un culte guerrier et la présence des dieux à vocation de soutien de la caste des guerriers par des dieux plus accessibles à tout le

peuple. Le destin est mis en avant par Delphes comme le principal élément de la religion : nul n'échappe à son destin, fixé par les Moires et les Parques conformément aux vues de Zeus. Si ce dernier est le maître du destin, il ne peut pas changer le destin fixé ou figé, il peut juste le courber un peu pour rendre positif le négatif ou négatif le positif. Héraclès meurt sur son bûcher et il devait y mourir conformément à son destin, mais seule la décision de Zeus de le récompenser de ses actes accomplis dans le respect de sa vie du parfait guerrier lui a valu d'être brûlé en une fraction de seconde par un feu divin et d'être immédiatement admis dans le monde des dieux et demi-dieux. Son correspondant dans la mythologie attique, Thésée, deviendra même le roi qui introduira la démocratie dans la cité athénienne. La mort de Thésée n'a rien à voir avec celle d'Héraclès même si les deux héros représentent une image complète du comportement du guerrier parfait qui a réalisé l'ensemble des devoirs du guerrier, conformément au code du guerrier.

A l'opposé, Œdipe va à l'encontre de son destin : il est éloigné des siens et est élevé chez des parents adoptifs pour éviter la malédiction qui pèse sur lui dès avant sa naissance. Il devait épouser sa mère⁷. L'oracle de Delphes avait enjoint à un homme semé⁸ de se jeter du haut d'une montagne pour arrêter la peste. Un homme semé se jette, Ménoécée, mais la peste continue. Laïos⁹, roi précédent était parti consulté l'oracle pour déterminer comment éradiquer cette autre peste qui portait nom de sphinx. L'oracle visait Œdipe, mais un autre homme semé l'a fait à sa place. Œdipe est devenu pour Delphes l'anti-héros, incompréhensible et insupportable qui dure plus longtemps que le destin fixé et qui ne répond pas aux mesures qui lui ont été assignées, sous-entendues par l'oracle delphique. L'inceste a été pris à la lettre et a été maintenu dans cette seule optique, qui n'est sûrement pas celle du mythe, car il existe d'autres mythes comportant cette même particularité et pour lesquels on n'a jamais crié à l'inceste. La relecture delphique va peser sur ce mythe alors qu'elle devait viser une cité à abattre politiquement : Thèbes. Mais Œdipe n'est pas un guerrier et n'en a pas le statut : il est prêtre et roi. Son aspect négatif, sur lequel Delphes a beaucoup insisté, rend difficile les comparaisons avec Thésée dont il est pourtant le pendant thébain, mais Thésée jouit de son seul côté positif.

La mythologie fait donc une place considérable au statut du guerrier dans les multiples situations de sa vie de guerrier, non seulement au combat mais encore dans le mariage, l'ivresse, l'aide au roi, le conseil, la chasse, les repas, etc. Tous actes de la vie courante mettant en avant le rôle du guerrier sont visés par la mythologie. Force et vaillance sont les deux premiers éléments sur lesquels elle s'appuie, mais ce ne sont pas les seuls, il y a à côté : capacité dépassant la norme et fidélité, fidélité aux

⁷ Tout roi épouse sa mère, c'est-à-dire la terre ou la ville qu'il gouverne. Le roi d'Irlande siégeait à Tara, la capitale, les pieds nus sur le sein d'une vierge et la vierge c'était la terre d'Irlande.

⁸ Les hommes semés, les spartes, sont les descendants de ceux issus des dents du dragon qu'a tué Cadmos.

⁹ Laïos a un nom extraordinaire, il signifierait « peuple. » Le futur roi tue le peuple qui gouverne sans autorité, laquelle est représentée par la sphinx vaincue par Œdipe.

dieux, au roi, au maître, à la parole donnée. Il faut ici se tourner vers la geste de Cuchulainn ou même vers les romans de la Table Ronde pour apprécier ces diverses et multiples situations. Ces derniers romans avaient repris de vieux mythes gallois et les avaient christianisés et romancés. Les caractéristiques du guerrier, membre de la deuxième caste de la société, sont complètement différentes de celles de la troisième classe ; elles s'y opposent même.

La mythologie grecque était déjà tombée dans bien des travers et les grecs du VI^e siècle av J-C ne comprenaient déjà plus correctement le sens des mythes car ils analysaient la surface des histoires sans en chercher l'ancienne profondeur théologique. Cette profondeur avait été évacuée vers les mystères, objet d'initiations particulières (mystères d'Eleusis et autres) et d'une façon plus visible par la philosophie qui avait pris le relais rationnel de l'ancienne religion délaissée. La mythologie devenait racontars de vieilles femmes qui comprenaient peut-être encore à cette époque le sens plus profond de certaines de ces fables ou bien ne retenaient plus que leur présentation superficielle ; mais le sens profond n'a pas tardé à se perdre complètement. La résurrection de la mythologie grecque par Auguste n'a apporté ni amélioration, ni éclaircissement, ni à la mythologie grecque, ni aux Romains qu'elle était censée rendre plus religieux. Pour les grecs, la philosophie primait ces histoires devenues invraisemblables du fait de la rationalisation philosophique qui avait partout pris le pas et pour les Romains, elles portaient plus à rire qu'à honorer les dieux. Julien l'Apostat pouvait bien demander aux prêtres des dieux païens qu'il voulait restaurer d'en méditer les histoires à l'instar des chrétiens qui chantaient les psaumes et méditaient la sainte écriture. Mais il est difficile de méditer une histoire dont le sens est perdu ou qui se heurte à tant d'autres histoires qui paraissent contradictoires ou dont le sens obvie et même grivois entraînait à d'autres pensées qu'à la méditation. La religion grecque dans son interprétation romaine ne pouvait survivre devant la profondeur de l'être qui demande une quête permanente. Ainsi s'explique l'importation continue de religions à mystères ou de cultes les plus divers pendant l'antiquité romaine tardive. Alors, la mythologie devenait vite racontars de vieilles femmes, alors rien, ni même les vieilles femmes, cette fois, ne pouvaient donner une nouvelle vie à ces histoires dont seul subsistait un extérieur, risible et parfois obscène.

Le mythe doit être vécu et il faut se dire que les grandes épopées ne nous parlent plus même si elles véhiculent un charme auquel il est facile de succomber. Cependant nos sociétés se sont trop écartées des sociétés qui véhiculaient ces mythes pour les comprendre. Le statut du guerrier antique n'a rien à voir avec celui de nos soldats, pas même ceux de Louis XIV. Les chevaliers du milieu du Moyen Âge pouvaient encore le comprendre et les romans de la Table Ronde ont pu sortir à cette époque, parce que les chevaliers avaient de moins en moins part à ce type de société qui était en train de disparaître, mais qu'ils pouvaient encore apprécier. La *Bible* avec

ses mythes relatifs à la troisième fonction peut les faire vivre, car, par exemple, l'Exode représente bien autre chose que la sortie d'un peuple hébreu opprimé grâce au secours divin. Il parle bien d'une oppression qui peut être vécue par beaucoup de personnes ou de peuples et les noirs esclaves dans les champs de coton de Virginie ou d'Alabama pouvaient bien faire le rapprochement. L'actualisation en est encore possible.

Bibliographie

Ouvrages de Georges Dumézil

- Le livre des héros Paris 1965 Gallimard
La religion romaine archaïque Paris 1966 Payot
Mythes et épopées I, Paris 1968 Gallimard
Mythes et épopées II Paris 1971 Gallimard
Mythes et épopées III Paris 1973 Gallimard
Fêtes romaines d'été et d'automne Paris 1975 Gallimard
Les dieux souverains ds indo-européens Paris 1977 Gallimard
Romans scythes et d'alentour Paris 1978 Payot
Mariages indo-européens Paris 1979 Payot
Apollon sonore Paris 1982 Gallimard
Oubli de l'homme et honneur des dieux Paris 1985 Gallimard
Loki Paris 1986 Flammarion
Romans des jumeaux († édité par J Grisward) Paris 1994 Gallimard
Mythes et dieux de la Scandinavie († édité par X Dillman) Paris 2000 Gallimard

Sur la mythologie en général

- A Anselin Le mythe d'Europe Paris 1982 Anthropos
E Benvéniste Le vocabulaire des institutions indo-européennes
G Charachidzé Prométhée ou le Caucase Paris 1986 Flammarion
JH Grisward Archéologie médiévale Paris 1981 Payot
A Martinet Des steppes aux océans Paris 1986 Payot
C Renfrew L'énigme indo-européenne Paris 1990 Flammarion
Les origines de l'Europe Paris 1983 Flammarion
B Sergent Les Indo-européens Paris 1995 Payot
Le livre de sdieux Paris 2004 Payot
Genèse de l'Inde Paris 1997 Payot
Celts et Grecs Paris 1999 Payot

Mythes particuliers

- Arbois de Jubainville Introduction à l'étude de la littérature celtique 1883
(réimpr.)
P Barguet Le livre des morts de l'Ancienne Égypte Paris 1967 Cerf
Bordreuil - Briquet-Chalonnet
Le Temps de la Bible Paris 2000 Gallimard
J Bottero L'épopée de Gilgamesh Paris 1992 Gallimard

- Bottéro - Kramer Lorsque les dieux faisaient l'homme Paris 1987 Gallimard
- R Boyer, Saga de Sigurdr Paris 2007 Cerf
- Boyer - Lot-Falck Les Religions de l'Europe du Nord Paris 1974 Fayard Denoel
- Y Brekilienn Mythologie celtique Paris 1993 Ed du Rocher
- Briend - Seux Textes du Proche Orient ancien Paris 1977 Cerf
- Buschinger - Pastré La Chanson des Niebelungen Paris 2001 Gallimard
- Collectif Le monde de la Bible Paris 1998 Gallimard
- Desroches Noblecourt
Amours et fureurs de la Lointaine Paris 1996 Stock
- X Dillman L'Edda (de Snorri) Paris 1991 Gallimard
- Finckelstein - Silberman
Les Rois sacrés de la Bible Paris 2006 Bayard
La Bible dévoilée Paris 2002 Bayard
- Th Gaster Les plus anciens contes de l'Humanité Paris 1999 Payot
- R Girard Le Popol Vuh Paris 1954 Payot
- CJ Guyonvarc'h La Razzia des vaches de Cooley Paris 1994 Gallimard
- T Henry Mythes tahitiens Paris 1993 Gallimard
- V Kruta Les Celtes : histoire et dictionnaire Paris 2005 Laffont
- Labat - Caquot Les Religions du Proche Orient Paris 1970 Fayard Denoel
- C Lalouette Contes et récits de l'ancienne Égypte Paris 1995 Flammarion
- PY Lambert Les quatre branches du Mabinogi Paris 1993 Gallimard
- Le Clezio Relation de Michoacan Paris 1985 Gallimard
- E Lönnrot Le Kalevala Paris Stock
- G de Monmouth Histoire des rois de Bretagne Paris 1992 Les Belles Lettres
- G Raynaud Les dieux, les héros, les hommes de l'ancien Guatemala Paris 1975 Maisonneuve
- J Rose La légende des Soleils Paris 2007 Anacharsis
- L Séjourné, La pensée des anciens Mexicains Paris 1966 Maspéro
- MJ Seux Hymnes et prières aux dieux de
Babylonie et d'Assyrie Paris 1976 Cerf
- Leroux - Guyonvarc'h
Les Druides Rennes 1986 Ouest France
La civilisation celtique Rennes 1990 Ouest France
- Tournay - Schaeffer L'Epopée de Gilgamesh Paris 2003 Cerf
- Troadec - Dillman La Geste des Danois Paris 1995 Gallimard
- R de Vaux Les institutions de l'Ancien Testament Paris 1976 et 1967
- G; Vincent - G. Schaufelberger
Le Mahâbhârata I, II, III IV PUL Québec
- J de Vries La religion des Celtes Paris 1984 Payot

Romans tirés de la mythologie

Th de Kent Le roman d'Alexandre Paris 2003 Champion

J de Haute Seille Dolopathos 2000 Brépols